ONZIÈME ANNÉE. — N° 253 15 JUILLET 1907 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

« LA GENÈSE DE L'AME »

Une lettre de Ch. d'Orino.

L'auteur de La Genèse de l'âme, *en réponse à l'étude critique que nous avons consacrée a son œuvre, nous adresse la lettre qu'on va lire. On nous pardonnera de ne point y répliquer, bien que certains passages, notamment ceux qui ont trait à la Bible et à l'Evangile, nous paraissent plus que discutables aussi bien au point de vue de la science positive que de l'orthodoxie; mais il nous paraît courtois de laisser, dans cette polémique, le dernier mot à la femme distinguée et à l'aimable écrivain qu'est notre adversaire.*

MONSIEUR,

C'est avec un réel intérêt que j'ai lu vos deux articles sur la *Genèse de l'âme*. Je ne saurais me déclarer flattée du premier, ni blessée du second, puisque je ne suis que le porte-parole d'entités invisibles qui, dans le livre paru, ont exposé la théorie que vous passez au crible de la critique.

Votre attaque n'en est pas moins un éloge, car la seule œuvre négligeable est celle qui n'éveille pas l'attention, aussi ne puis-je être que satisfaite de la polémique suscitée par celle-ci.

Cependant je voudrais répondre à quelques-unes de vos objections, car il me semble que, dans certains cas, vous paraissez méconnaître l'esprit pour ne vous attacher qu'à la lettre, et c'est précisément ce qui distingue les vrais dogmatiques des spirites.

Et puisque ce mot est prononcé, laissez-moi réfuter tout d'abord le reproche que vous nous faites d'attaquer un dogme traditionnel, pour lui substituer celui de l'école spirite.

Nous n'imposons aucun dogme. Nos amis invisibles veulent bien nous instruire, répondre à nos questions, et lorsque nous répandons les écrits sortis de leur intelligence désincarnée, nous ne disons pas aux lecteurs : Voilà la vérité, nous vous l'imposons et vous devez l'accepter sans réflexion, sans discussion, uniquement parce qu'elle est la vérité ! Non, nous vous disons, au contraire : voici ce qui nous a été révélé, nous comprenons très bien que vous hésitiez avant de croire, mais le champ de l'expérience est ouvert à tous ceux que la bonne volonté anime. Point de privilèges ! et que les âmes avides de connaître, cherchent la preuve par les faits. La philosophie spirite ne vous demande pas la foi aveugle, elle n'exige pas l'annihilation de votre raison, ni de votre logique, elle se retranche derrière la porte dont tout homme possède la clef.

Vous dites que cette théorie de la transmigration des âmes dans les trois règnes n'est pas plus démontrée que les dogmes traditionnels? Donc, ces dogmes ne lui sont pas supérieurs ! et au moins nous, nous offrons à chacun l'expérimentation pouvant affirmer l'exactitude.

La tradition ? Sur quoi repose-t-elle ? Sur la Bible et l'Evangile, deux écrits absolument symboliques qui peuvent être interprétés un peu différemment selon les temps. Et la preuve que, sans attaquer *nullement* ces deux livres merveilleux qui renferment les plus beaux enseignements de morale et de perfection, on doit conclure à une interprétation différente en raison du progrès, c'est que c'est précisément la Bible qui paraît avoir donné à cette petite étoile qu'est la Terre, l'importance exagérée que vous accusez les esprits de lui avoir réservée. Qui donc, sinon la Bible, a dit :

Dieu créa le monde en six jours, dont cinq furent consacrés à cette planète minuscule qu'est la Terre, tandis qu'un seul suffisait à créer le Soleil, la Lune, et les innombrables mondes qui gravitent dans l'infini. Il a bien fallu plus tard, après les grandes découvertes de l'astronomie, se mettre d'accord avec la science et remanier un peu le mot à mot de la Bible en cherchant un sens ésotérique incompris jusqu'alors.

Quant à nos amis invisibles, ils n'ont pas voulu donner à la Terre une importance exagérée, mais ils n'ont parlé dans cet ouvrage que de la planète, laissant deviner que la loi universelle avait réparti une vie à peu près semblable et en général beaucoup plus parfaite sur une quantité d'autres mondes habités

dont il eut été trop long de s'occuper, et dont l'histoire, qui n'aurait pu être vérifiée, eut paru beaucoup plus légendaire que celle de la planète habitée par nous.

Vous êtes choqué d'admettre que votre âme a dû subir la collectivité, puis l'incorporation dans des règnes inférieurs, mais vous qui croyez au Principe Eternel, comment pouvez-vous admettre que l'Eternité ait un point de départ, puisqu'elle n'a pas de fin ? Qui dit Eternel dit *Toujours*, aussi bien en arrière qu'en avant, et la vie n'est autre que la condensation des atomes et leur désagrégation servant à d'autres condensations.

Je ne reproduirai pas ici le chapitre sur l'Eternité traité par un esprit dont je n'ai point l'éloquence, mais je vous rappellerai que le progrès que vous semblez nier existe pourtant. Est-ce à nous, Terriens, de le constater ? Certes il fait son chemin à travers les exagérations qu'il entraîne à sa suite et qui sont autant de mouvements involutifs destinés à en ralentir la marche, mais cette constatation ne peut être complète, puisque dès que l'homme a fait sur terre le progrès qu'il pouvait effectuer dans une série plus ou moins longue d'incarnations, il passe sur d'autres planètes et est remplacé par de nouvelles âmes imparfaites venues chercher aussi l'évolution sur terre.

Je me permettrai encore de vous demander pourquoi il serait nécessaire que Napoléon continuât dans la série de ses incarnations à être un grand conquérant ? Ce serait admettre que chaque être poursuit une seule voie et que celui qui a fait couler le sang doit continuer à semer le carnage. Tout autres sont les enseignements des esprits, ils nous apprennent que nous devons avoir vécu tous les états sociaux et que, si l'ambition d'un conquérant l'a poussé à sacrifier un grand nombre de vies humaines, il faudra qu'il vienne apprendre l'humilité et la douceur. Ils nous disent qu'ainsi que l'écolier qui passe par différentes classes et apprend les matières les plus diverses, l'âme doit venir s'instruire dans des incarnations variées qui la forceront à acquérir aujourd'hui ce qui a été négligé hier. Quant à l'acquis intégral, il est comme le type initial, il se fond dans l'harmonie produite par l'évolution dont on bénéficie hors de la vie terrestre.

Je terminerai en vous faisant remarquer, Monsieur, que notre discussion antagoniste ne fait cependant pas de nous des ennemis, comme vous paraissez le supposer. Le Spirite n'est l'ennemi de personne parce qu'il a placé son idéal si haut qu'aucune détraction humaine ne peut l'atteindre. Il n'est pas l'ennemi du théosophe, dont il connaît la philosophie déiste, il n'est pas l'ennemi de l'occultiste ni du chrétien. Tous ceux qui lèvent leurs regards vers l'Etre Suprême sont ses frères aimés, tous ceux dont la prière monte vers l'Eternel en passant par le Christ marchent avec lui dans la voie qui mène aux plans de lumière !

Laissons donc la lettre dans son étroitesse à la conception du cerveau physique et incitons nos âmes à chercher plus haut, à remonter vers la source de perfection qui nous invite à préférer l'esprit. Combattons encore, mais, dans cette lutte, ne cherchons pas à exterminer nos frères, ne limitons pas leurs aspirations, ne les enserrons pas dans la forme obligatoire, unissons nos efforts contre l'athéisme et le matérialisme, car, alliés contre le seul ennemi de nos croyances élevées, nous combattons pour le Dieu que nous prions tous et sous l'étendard lumineux dont la devise est *Charité*

CH. D'ORINO.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, un article de notre Directeur sur les théories métapsychiques de M. Jules Bois, l'auteur du MIRACLE MODERNE.

REMARQUES
SUR LE
Caractère des Prévisions astrologiques

M. le Directeur de l'*Echo du Merveilleux* a bien voulu rappeler, dans le dernier numéro de ce journal, que des événements violents avaient été prévus pour le 21 juin 1907, dans un de mes articles paru en 1903. Il est peut-être utile de présenter quelques observations sur ce cas particulier et, en même temps, sur l'exactitude plus ou moins grande que l'on peut espérer atteindre dans les prévisions astrologiques.

Dans toute tentative de prévision basée sur l'étude des astres, il y a deux parties bien différentes à considérer : l'une d'elles consiste à fixer une date à laquelle doivent se produire des phénomènes ; l'autre essaie d'interpréter la nature des influences astrales, et d'indiquer quels sont les événements qui peuvent leur correspondre.

La première partie, relative à la fixation d'une date, est uniquement basée sur des calculs astronomiques. Elle peut donc être obtenue facilement et avec assez d'exactitude, à condition de ne pas oublier que les phénomènes ne sont pas brusques ; il y a une période de préparation, une période d'action maximum durant un certain nombre de jours, puis une période de déclin.

Ces divers intervalles peuvent être beaucoup plus longs qu'on ne se le figure généralement. Ainsi, dans

le cas qui nous occupe, l'influence principale a commencé vers le 11 avril : à cette date, Jupiter est arrivé en conjonction avec Neptune, et Mars avec Uranus ; ces deux groupes de planètes se trouvant en opposition l'un de l'autre.

Cet aspect astral a persisté tel quel depuis cette époque ; divers événements y ont correspondu :

1° La grève de l'alimentation à Paris, qui a éclaté le 11 avril, juste au moment où Mars arriva en conjonction d'Uranus et en opposition de Jupiter et de Neptune.

2° Vers la fin du mois de mai, s'est produite la grève des inscrits maritimes.

3° Dans le courant de mai également, et pendant la première moitié de juin, ont eu lieu les meetings monstres du Midi.

Tout ce laps de temps représente la phase de préparation.

Enfin, du 20 au 22 juin, le Soleil et Mercure sont arrivés en conjonction avec Jupiter et Neptune, et en opposition d'Uranus et de Mars, déterminant la crise maximum et les fusillades de Narbonne.

Ces aspects célestes se prolongeront pendant le mois de juillet ; ils prendront fin définitivement vers le milieu du mois d'août. Ce sera la période de déclin.

Cet exemple permet de se faire une idée précise de la manière dont les événements se préparent et se réalisent. On peut y suivre la phase préliminaire, la phase d'action maximum, puis celle de déclin.

Il ne faut donc jamais s'attendre à des phénomènes brusques ; cela ne se produit pas dans la nature. Celle-ci opère graduellement, avec une certaine latitude qui s'étend sur un certain nombre de jours, et même de semaines, selon les cas.

Cette restriction admise, on peut compter, grâce aux calculs astronomiques, sur une fixation très exacte pour les dates.

La deuxième partie des prévisions astrologiques, celle qui consiste à interpréter les influences astrales et à indiquer quels sont les événements qui doivent leur correspondre, est beaucoup plus incertaine et plus difficile à pratiquer.

Nous sommes, au temps actuel, dans un état d'ignorance profonde sur la signification des différents aspects célestes. Les aphorismes, qui nous ont été transmis par les anciens, ne présentent aucune garantie d'exactitude, et sont, pour la plupart, entièrement inutilisables.

Il y a, en réalité, tout à faire et tout à créer.

Il se passera, par conséquent, de longues années, avant qu'on ait réuni un corps de doctrines sérieuses se traduisant par un certain nombre de lois générales. En attendant, on sera obligé de se contenter de divers procédés approximatifs permettant d'obtenir quelques indications plus ou moins exactes ; tel est, par exemple, le principe des cycles astraux.

Les résultats laissent forcément beaucoup à désirer, car les cas à comparer ne sont pas simples. La disposition céleste n'est jamais exactement la même ; certains astres, deux ou trois, rarement quatre, peuvent se retrouver dans des situations identiques, mais tous les autres sont divergents et changent les conditions de la comparaison.

Il en résulte que, si l'on peut se baser sur la similitude de certains aspects pour conclure à celle des événements, on doit ajouter que, forcément, par suite de la divergence des autres astres, l'analogie ne sera que partielle.

Prenons comme exemple ce qui vient de se passer, et ce qui avait été possible à prévoir d'après les cycles astraux. On verra qu'une partie des faits annoncés était exacte, tandis qu'une autre partie ne l'était pas. Nous pourrons, d'ailleurs, indiquer la raison pour laquelle celle-ci était fausse, ou plutôt simplement exagérée.

L'article paru en 1903 disait : « Les pronostics parais-
« sent malheureusement assez nets, mais en accentuant
« le côté néfaste des années qui vont venir, et surtout
« celui de l'année 1907 ; ils y font dominer d'une
« manière presque certaine l'élément révolutionnaire
« et plébéien. »

Cette indication générale s'est entièrement réalisée : nous sommes actuellement gouvernés et dominés par les représentants de la plus basse démagogie ; c'est la tyrannie de la plèbe qui se manifeste en toute occasion ; ce sont des exactions continuelles et de toute espèce au détriment de la partie sage, intelligente et honnête de la population.

L'article de 1903 indiquait aussi que l'opposition d'Uranus et de Neptune devait amener des luttes sociales et religieuses analogues à celles qui se sont produites au XVIe siècle, de 1562 à 1572.

Il est manifeste que ces luttes sont actuellement en pleine réalisation. La persécution religieuse et les spoliations diverses accomplies par l'Etat en sont la démonstration éclatante. La séparation des Eglises et de l'Etat s'est même effectuée juste à la date qui avait été indiquée d'avance en se bornant sur le cycle astral de 114 à 118 ans.

Il y a donc, jusqu'ici, accord complet entre les prévisions de 1903 et les phénomènes qui se sont réalisés.

Examinons maintenant les divergences, ou plutôt la divergence, car il n'y en a qu'une seule, à proprement

parler : l'article de 1903 prévoyait des événements beaucoup plus violents et plus terribles que ceux qui se sont passés.

Il y a bien eu fusillade et mort d'hommes, juste à la date indiquée, mais ces événements ont été relativement anodins, si on les compare à ceux qui avaient été annoncés.

Ce résultat tient à deux causes : la première, et la plus importante, est la rotation des régions zodiacales, qui a déplacé les signes d'air et de feu de 15 à 20° depuis le début du XIXe siècle.

J'ai d'ailleurs signalé d'avance cette action de la rotation zodiacale dans deux articles, qui avaient été envoyés à l'*Echo du Merveilleux* au mois de novembre 1906, mais qui n'ont paru qu'en février et mars 1907.

J'y exprimais, comme il suit, cette modification d'influence : « D'après ce que nous venons de voir « précédemment, Saturne ne pénétrant en région de « feu que dans les premiers mois de 1909, la période « comprise entre 1906 et 1909, tout en reproduisant « les tendances démagogiques de la première révo- « lution, ne comportera pas les bouleversements et les « massacres qui auraient dû s'y produire dans l'hypo- « thèse de la fixité des régions zodiacales...

« Au contraire, pendant les années 1910 et 1911, « et même en 1909, il y aura concordance entre l'in- « fluence de Saturne en signe de feu, et les pronostics « déduits des cycles astraux ; ce sont donc ces « années là qui promettent d'être particulièrement « violentes ».

Il m'était impossible de tenir compte, dès 1903, de ce terme de correction, car je n'ai découvert l'existence de la rotation zodiacale qu'en 1905, et je n'ai été capable de l'appliquer que dans le courant de l'année 1906.

Une autre cause, qui a également diminué la violence des phénomènes récents, tient à une petite erreur qui avait été faite dans la situation relative de Saturne par rapport aux autres astres.

Je disais : « de plus Saturne est en quadrature tant « de la triple conjonction de Jupiter, de Neptune et du « Soleil, que de la conjonction d'Uranus avec Mars « dont il surcharge encore la mauvaise signification. »

Or, en fait, il n'est pas exact que Saturne soit actuellement en quadrature des deux conjonctions citées. Il s'en faut bien d'une vingtaine de degrés.

J'avais calculé, en 1903, ces positions d'une manière qui n'était pas suffisamment précise et la quadrature annoncée n'ayant réellement pas lieu, la fraction de violence qui lui était attribuable ne s'est naturellement pas produite.

NÉBO.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

Le Merveilleux à l'Exposition Chardin-Fragonard :

J'ai passé quelques heures charmantes à cette Exposition Chardin-Fragonard, où s'est précipité tout Paris. Le vendredi surtout, jour élégant, on s'y étouffait. Il était, cela va sans dire, parfaitement impossible de rien voir et de percer la foule pour s'approcher de la cimaise, de laquelle vous tenaient, d'ailleurs, à distance d'ingénieuses menuiseries. Mais cela ne faisait rien du tout. Les jolies femmes qui venaient là, en charmantes toilettes, pensaient qu'elles étaient aussi bonnes à regarder que de vieilles toiles ; et elles avaient bien raison !

Si l'on voulait voir, et certes l'Exposition en valait la peine, il fallait y aller le matin, vers dix heures. Personne, que des sergents de ville à l'entrée de la salle, attentifs, prêts à se précipiter si une main hardie s'étendait vers les petits Chardin de Guillaume II, ou même vers ceux de M. Henri de Rothschild, ou sur les Fragonard de M. Groult. La jeune vendeuse de programmes n'était pas même encore assise. Quelques Anglaises matinales erraient dans la salle : elles faisaient un haut-le-corps devant *les Amants Heureux*, s'arrêtaient, regardaient attentivement les toiles placées au-dessus, à droite, à gauche, et s'en allaient, cramoisies.

⁂

L'œuvre délicieuse des deux maîtres est comme un double miroir où le XVIIIe siècle montre ses deux visages : le visage sérieux et familial chez Chardin ; la face gracieuse et frivole, rougie par le plaisir et illuminée d'un brillant sourire, chez Fragonard.

Le contraste des deux artistes, si différents dans leur vision, dans leur sensibilité et même dans leur métier, s'annonce déjà dans leurs effigies, que le catalogue accolle. Chardin s'est peint lui-même, sans nulle coquetterie, dans le déshabillé le plus familier : en bonnet de nuit, un gros foulard au cou, le nez chevauché de lourdes bésicles rondes, il aurait l'air de quelque bizarre vieille commère maussade, sans l'acuité du regard, sous le haut sourcil ; sans la finesse du nez, qu'accentue le pincement des bésicles, et la fermeté de la lèvre.

Le beau visage ouvert et riant de Fragonard dit sa vie de labeur et de fantaisie, partagée entre le travail et l'amour.

Chardin travaillait lentement, posément, revenant sans cesse sur son œuvre, se cachant pour peindre, ne laissant sortir de son atelier ni dessin, ni esquisse, ni

recette. Le travail lui coûtait infiniment. Fragonard travaillait avec verve et fièvre, devant ses élèves, jetant à tous les vents ses esquisses, n'attendant même pas que les dessous de sa peinture fussent secs pour peindre par dessus, et si peu honteux de sa facilité qu'il écrivait au dos d'un portrait qui est au Louvre : « Peint par Fragonard, en 1759, en une heure de temps ».

Après ces débauches de travail aisé, il se jetait avec le même emportement dans les plaisirs, dont son œuvre respire la joie. Tandis que Chardin n'a qu'une seule note galante dans son œuvre : cette *Jeune femme cachetant un billet*, du musée de Postdam, dont la chair en fleur, la nuque grasse et savoureuse révèlent quelque trouble sensuel chez l'artiste. La blanche cornette de Marguerite Pouget n'avait pas encore étendu son ombre familiale sur Chardin.

⁂

Ce qui intéresse dans une exposition de ce genre, c'est, surtout, l'anecdote, et, par delà, c'est la mentalité des personnages ; comment ils se comportaient dans la vie, quelle était leur attitude dans les petits événements quotidiens et devant les grands problèmes éternels : l'amour, la mort, l'au-delà...

— Eussent-ils lu avec intérêt l'*Echo du Merveilleux*? telle est la question qu'un rédacteur de l'*Echo* se pose tout naturellement.

Eh bien, on peut affirmer qu'ils l'auraient tous lu avec intérêt, les personnages frivoles de Fragonard comme les paisibles héros des Scènes de la vie domestique de Chardin.

Jamais siècle ne fut plus curieux du mystère que ce léger et sceptique XVIIIe siècle.

Il y avait déjà, à Paris, lors de la fameuse enquête la Reynie sur l'affaire des poisons, « plus de 400 « devineresses et sorcières, qui perdent bien du « monde, surtout des femmes de toutes conditions » L'édit du 31 juillet 1682 avait paru faire rentrer dans les ténèbres ce monde sinistrement grouillant des sorciers, dont les fumées pestilentielles étaient montées jusqu'au trône du grand roi, mais ce ne fut que pour un instant.

Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, un véritable délire entraîna la haute société française vers l'occultisme.

On sait que la marquise de Pompadour allait régulièrement chez la Bontemps. Le poète Guilmart de la Touche, qui l'y accompagna, perdit la tête et mourut de peur au bout de trois jours, des prédictions que lui avait faites une jeune fille, en regardant dans une carafe d'eau.

Mme de Pompadour avait de bonnes raisons pour n'être pas incrédule! Un jour, en 1730 (elle avait neuf ans), sa mère eut la fantaisie de lui faire dire la bonne aventure par une demoiselle Lebon, tireuse d'horoscopes au Palais-Royal. Après avoir examiné l'enfant et procédé à toutes les opérations convenables, Mlle Lebon, au grand ébahissement de Mme Poisson et des autres assistants, déclara que cette petite deviendrait la maîtresse du roi.

Maîtresse du roi ! quelle plaisanterie ! Sans parler de la distance à laquelle la petite Poisson — dont le père était en fuite pour gabegie — se trouvait de Versailles, le roi n'était-il pas le plus sage des hommes ? Marié depuis cinq ans, il n'avait d'yeux que pour la reine, et passait pour être d'un tempérament si froid qu'il n'accordait pas un regard aux femmes de la cour, si désireuses de lui plaire. Maîtresse du roi, quelle folie !

Et ne criez pas à l'anecdote faite après coup. Sur les livres de Mme de Pompadour, on a retrouvé cette mention : « A Mlle Lebon, pour lui avoir prédit, *à « l'âge de neuf ans*, qu'elle serait un jour maîtresse de « Louis XV, 100 livres ». Comptes publiés par M. Leroy, conservateur de la Bibliothèque de Versailles,

Un sieur Dubuisson était à la Bastille pour avoir montré le diable au duc d'Orléans ; le duc de Richelieu se l'était fait aussi montrer à Vienne ; le cardinal de Rohan, entouré de souffleurs, de faiseurs de philtres et de sorciers, essayait vainement d'être présenté, lui, prince de l'Eglise, au prince des ténèbres. Saint-Germain, Cagliostro, Mesmer, qui inaugurait le magnétisme, conduisaient tout ce monde frivole et halluciné dans les loges, où se préparait la Révolution et qui étaient, en France, au nombre de 2.000 en 1789.

Mais au moins, si la brillante bohème mondaine de Fragonard, les lestes beautés du *Billet doux*, de l'*Escarpolette* et des *Gimblettes* étaient ainsi fatalement attirées vers les mauvais mystères, peut-on supposer que cet honnête petit monde que Chardin fait vivre avec tant d'intensité, à la manière des maîtres hollandais et flamands, dans un jour familier, dans un clair-obscur transparent et chaud, — petites bourgeoises, ravaudeuses, pourvoyeuses de légumes, cuisinières, — étaient indemnes d'une si dangereuse fièvre ? Aucunement.

C'est pour elles qu'Etteila rénovait la cartomancie ; c'est elles qui fournissaient le plus grand nombre d'adeptes à ces bandes de chercheurs de trésors que M. de Cognart a évoquées d'une manière si intéressante, dans son curieux volume : *Une sorcière au XVIIIe siècle*.

On y voit figurer une « ravaudeuse de tuniques de soldats », la femme Damour, femme d'un écrivain

public, initiée à l'occultisme par un fripier-joaillier de la rue Saint-Thomas du Louvre, nommé Simon ; la Divot, sœur d'un archer ; la dame Saint-Amand, femme d'un drapier, qui l'avait abandonnée. Elle avait pourtant le beau secret d'inspirer de l'amour aux hommes en piquant dans leurs vêtements une aiguille enfilée avec accompagnement de paroles magiques. Sans doute ne possédait elle pas encore ce secret lorsque le drapier l'abandonna.

On y rencontre encore une demoiselle Lefèvre, qui possédait les *Clavicules de Salomon*, et maintes autres de ces « Contemporaines du commun » dont Restif de la Bretonne allait nous raconter avec tant de « sensibilité » les aventures.

George Malet.

Le Sorcier Noir et le Révérend Père

Dans l'*Almanach des Missions* de cette année, un missionnaire relate un curieux phénomène de dédoublement dont il a été témoin en Afrique.

Un certain Ugéma Uzago, qui est à la fois chef de la tribu des Yabikou et féticheur célèbre, a sur les indigènes un pouvoir extraordinaire, car il guérit les maladies dont ils sont atteints, leur procure le moyen de faire fortune et aussi celui de connaître leurs ennemis, doux euphémisme, qui, dans la pensée de ces gens, signifie qu'ils en seront bientôt débarrassés.

Cet Ugéma est un ami du missionnaire ; ou, du moins, ayant souvent besoin du Révérend Père, il se plaît à passer pour tel, et, souvent le soir, il vient l'entretenir de ses affaires... et lui demander du tabac.

Or, un soir, il déclara au missionnaire que le Maître, *celui qui peut tout,* avait invité tous ses disciples à se trouver, la nuit suivante, sur le plateau des Yemvi.

— Je ne pourrai donc venir ici, ajouta Ugéma.

— Comment, s'exclama le Révérend Père, sur le plateau des Yemvi ! Mais il faut quatre grandes journées de marche pour l'atteindre. Tu n'arriveras jamais !

Orgueilleusement, Ugéma se redressa :

— Viens avec moi demain soir, répliqua-t-il, tu verras comment nous savons faire, nous autres sorciers noirs !

Le missionnaire se garda bien de manquer une occasion si propice de constater le savoir du célèbre sorcier et, le lendemain à six heures, avant la tombée de la nuit il l'avait rejoint.

— Je vais commencer tout à l'heure les préparatifs de mon départ, lui dit Ugéma. Dès que je m'y serai mis, sur ta vie, ne m'interromps pas, ce serait pour toi et pour moi surtout la mort assurée.

— Je lui promis solennellement, écrit le missionnaire, de ne pas dire un mot, de ne le troubler en ses conjurations par aucun geste, aucun cri, rien. Muet comme un tronc d'arbre mort !

— Mais, lui dis-je encore, pardon, un simple mot. Tu vas bien, n'est-il pas vrai, au plateau des Yemvi, à l'ancien village abandonné ?

— Oui, je te l'ai dit déjà.

— Bien ! j'aurais une commission à te faire faire. Voudrais-tu me rendre un service ?

— Bien volontiers.

— Sur ton chemin, au pied du plateau, tu traverses, n'est-il pas vrai, le village de Ushong?

— Parfaitement.

— On y connaît bien, n'est-ce pas, le traitant qui s'y est installé pour acheter du caoutchouc?

— Esaba, n'est-il pas vrai ?

— Oui, parfaitement.

(Or, je dois vous dire qu'Esaba, le traitant noir de ce village, est un de nos chrétiens, Vincent de son nom de baptême, qui au besoin fait un peu de catéchisme, baptise les mourants, instruit les petits et de plus nous est très dévoué. Lorsque nous sommes à son village, c'est toujours lui qui nous donne l'hospitalité et nous rend mille services.)

— Eh ! bien, en passant devant sa porte, voudrais-tu lui dire que j'ai absolument besoin de le voir, qu'il vienne immédiatement, et m'apporte en même temps les cartouches de fusil de chasse que j'ai laissées dans une petite caisse de fer chez lui. Qu'il laisse tout le reste. Les cartouches seulement, c'est bien compris, n'est-ce pas ?

— Ta commission sera faite. Esaba recevra ton message ce soir même, et demain se mettra en route. Maintenant, plus un mot, n'est-ce pas ?

Devant pareille assurance, on comprend combien mon étonnement augmentait, combien aussi j'étais désireux de voir la fin de cette histoire, tout au moins singulière. Comment Ugéma allait-il se rendre à la fête ? Quatre journées de marche en quelques minutes ! Et puis, comme je viens de le dire, par Esaba, j'avais un moyen facile de contrôle. De la mission pour aller chez Esaba, il y a trois grandes journées de marche, et encore ne faut-il pas perdre de temps en route !

Cependant Ugéma et moi étions rentrés dans la case des fétiches. Un feu, où des herbes aromatiques et des bois aux fortes essences avaient été jetés en abondance, brûlait au milieu, et les flammes, claires et brillantes, illuminaient la case entière. Je m'assieds dans un coin. Déjà, en chantant un air tout particulier, et d'une pénétrante mélodie, Ugéma a dépouillé ses vêtements habituels ; un à un, il revêt ses fétiches, s'arrêtant à chacun pour commencer un nouveau chant, sur un rythme lent et bizarre, sorte de mélopée, où le son s'élève soudain pour retomber aussitôt, chant de prière souvent, d'adoration,

plus fréquemment d'appel aux esprits, esprits des bois, des forêts, des eaux, esprits des morts.....

En même temps, Ugéma tourne lentement autour du feu, en tournant également sur lui-même, scandant chaque mouvement, accélérant toujours le rythme. Les fétiches sont revêtus. Longtemps, longtemps encore, Ugéma tourne autour du feu, jusqu'au moment où les tisons consumés ne lancent plus dans la case que des lueurs mourantes, à peine quelques flammes fuligineuses, insuffisantes pour dissiper l'obscurité envahissante.

Soudain, Ugéma s'est arrêté : du toit, un sifflement strident, impératif, s'est fait entendre, je lève la tête, une forme souple s'est glissée en bruissant dans la case, un serpent noir, de l'espèce la plus dangereuse, déroule à terre ses anneaux, dresse sa tête vers moi d'un air irrité, agitant son dard avec une extrême rapidité, se lève, me regarde indécis, se balance encore, puis s'élance sur le sorcier, l'étreint, l'enlace..... Ugéma, sans s'émouvoir, prend une fiole, verse sur ses mains un liquide rougeâtre, d'odeur fortement alliacée, se frotte successivement le corps entier, commençant par les pieds : le serpent et j'ai déjà reconnu son animal familier, son Elangéla, l'exécuteur de ses arrêts de mort, le serpent noir se détache de sa ceinture pour s'enrouler autour de son cou, se balance, s'agite autour de sa tête, suivant le rythme de la danse, et la mélopée chantante.

Sans que le féticheur fasse un geste, un signe pour m'arrêter, prononce un mot, une défense, j'allume une torche qui me permet de saisir tous les détails de la scène.

Le feu jette à peine quelques lueurs mourantes, une flamme encore, tout s'éteint... Ugéma s'est étendu sur le lit : une odeur âcre, toute particulière, remplit la case, j'ai mille peines à résister à la torpeur envahissante qui m'étreint tout entier... Je m'approche de Ugéma : le serpent a disparu, le féticheur dort profondément, mais d'un sommeil tout particulier, sommeil de mort, sans un mouvement, sommeil cataleptique : je soulève les paupières, l'œil est blanc, vitreux, ne fait aucun mouvement devant la flamme de la torche, je me place devant lui, je soulève le bras, il retombe inerte, raide, d'une rigidité cadavérique, je soulève la jambe, même résultat. J'enfonce une épingle dans la chair : aucune contraction des muscles, à peine, aux commissures des lèvres, un peu d'écume blanchâtre ; les mouvements du cœur sont imperceptibles : Ugéma dort.

Toute la nuit, le surveillant, je reste à ses côtés : rien en lui ne décèle plus la vie. Pas un geste, pas un mouvement.

Au matin seulement, vers huit heures, Ugéma commence à s'agiter légèrement ; je l'observe curieument : peu à peu la vie revient, les mouvements, d'abord spasmodiques, s'arrêtent ; sur la couche de bois où il était étendu, Ugéma se lève, me regarde d'un air hébété, semblant se demander ce que je fais là ! la connaissance lui revient.

— Ah ! me dit-il, que je suis fatigué !

— Eh bien ! et ce fameux voyage, tu vois que tu n'as pu le faire.

— Comment, je n'ai pu le faire ! que dis-tu ?

— Tu étais cette nuit au plateau des Yemvi ?

— Mais certainement ! oh ! il ne fait pas bon manquer à l'appel du maître !

— Et qu'avez-vous fait ?

Ugéma se tait, puis reprend :

— Nous étions nombreux, nous nous sommes bien amusés !

Impossible d'en tirer autre chose !

— Et ma commission, l'as-tu faite ? As-tu prévenu Esaba ?

— Mais certainement.

— Tu lui as parlé cette nuit ?

— Je lui ai parlé cette nuit.

— Cependant, je n'ai pas bougé moi-même de cette case ; tu étais sur ce lit, je t'ai toujours gardé.

— Non, JE n'étais pas sur ce lit ; mon *corps* était là, mais qu'est-ce que mon corps ? Mon *moi* n'était pas là, j'étais au plateau des Yemvi.

Ne voulant pas, pour le moment, insister davantage, je cessai la conversation, et repris peu après le chemin de la Mission, songeur et me demandant ce qu'il fallait penser de tout cela, songe, fantasmagorie, illusion, réalité ?

Trois jours après, *juste*, au soir, le traitant Esaba arrivait à la Mission.

— Père, me dit-il, voici les cartouches que tu m'as fait demander, l'autre jour, par Ugéma. Que me veux-tu donc encore ?

Il me fut facile de trouver une cause quelconque.

— Et à quel moment Ugéma t'a-t-il prévenu ?

— Mais le soir, vers neuf heures, il y a trois jours, comme je te l'ai dit.

(Et c'était juste l'heure où Ugéma tombait en sommeil cataleptique).

— L'as-tu vu ?

— Oh ! non ! tu sais bien que nous autres, noirs, nous redoutons les fantômes de la nuit. Ugéma a frappé à ma porte, et m'a parlé du dehors, mais je ne l'ai pas vu.

— Ah ! bien, et ce fut tout.

Sans aucun doute, Ugéma avait bien assisté à la fête des sorciers, sans aucun doute, son *moi* avait en quelques instants fait plusieurs heures de marche, sans aucun doute, son *moi*, dédoublé, agissait, parlait, entendait..... Songe, illusion, fantasmagorie..... ou réalité ?

Prophétie de Tiphaine Raguenel

Femme de Duguesclin

Nous recevons la lettre suivante :

Cher Monsieur,

Voulez-vous, pour continuer la série des prophéties annoncées, publier celle-ci ? Je ne puis en certifier l'authenticité, mais elle a un parfum vieillot qui la rend intéressante. Elle doit, du reste, provenir de vieilles légendes bretonnes, où Mme de Nanteuil, l'auteur bien connu de livres pour la jeunesse, l'aura

puisée. C'est dans un de ses ouvrages que je l'ai trouvée.

Nous y voyons toujours la même concordance que dans toutes les autres prophéties pour l'avenir, avec la même fin glorieuse pour la France sous un grand Monarque amené par un général breton.

« Pendant que le grand connétable était prisonnier des Anglais, par une nuit d'hiver, dame Tiphaine monta au sommet de la tour qui renferme la miraculeuse fontaine de Saint-Aubert, au mont Saint-Michel où elle demeurait pour le moment, et des gens la suivirent qui l'écoutèrent sans qu'elle s'occupât de leur présence. Elle parlait tout haut et le vent secouait ses longs cheveux dénoués.

1. — D'abord, elle dit que son seigneur et maître serait délivré avant que les filles de France eussent achevé de filer leur première quenouille pour sa rançon ;

2. — Puis, avec d'abondantes larmes, elle annonça que son seigneur mourrait trop tôt, et avant la délivrance du pays de France, que l'Anglais allait mettre à feu et à sang ;

3. — Elle dit qu'une pastoure sauverait alors la patrie.

4. — Elle dit que, même un seul jour, l'Anglais ne serait point maître du pays de Bretagne ;

5. — Elle dit que, par deux femmes, la Bretagne n'appartiendrait plus aux Bretons ;

6. — Elle dit que plus tard les gens perdraient la foi et que Monseigneur saint Michel ne protégerait plus les rois qui auraient désappris le chemin du Mont ;

7. — Elle dit qu'au Nord et au Sud, à l'Est et à l'Ouest, des rivières de sang couleraient en France ;

8. — Et que des guerres terribles s'y verraient jusqu'à l'heure où l'archange saint Michel et saint Aubert consentiraient à porter la prière des justes au pied du trône de Dieu ;

9. — A ce jour, tous les Français se croiseraient sous un chef breton ;

10. — Et finalement ramèneraient sur la Patrie l'étendard du Christ avec le règne de la justice.

Nous voyons dans cette prophétie : la délivrance de Duguesclin (v. 1) ; la suite de la guerre de cent ans (v. 2) ; la réunion de la Bretagne à la France par les mariages d'Anne de Bretagne et de sa fille Claude avec Louis XII et François Ier ; l'incrédulité suscitée par les philosophes du XVIIIe siècle et la chute de la race de nos rois (v. 6) ; les guerres et la persécution de la Révolution (v. 7), suivies des tourmentes à venir (v. 8) ; enfin, la grande Restauration, amenée par un chef breton (v. 9 et 10).

Croyez-moi tout vôtre, BARON DE NOVAYE.

LES MIRACLES DE QUITO

(ÉQUATEUR)

Nous trouvons, dans la *Croix de Paris*, l'intéressant article qui suit au sujet de faits dont nous avons déjà succinctement entretenu nos lecteurs :

Le 30 avril 1906, les enfants, au nombre de 36, qui composent l'internat des Pères Jésuites à Quito, venaient de terminer le souper, et le Fr. Alberdi se préparait à les conduire à la salle d'études, lorsque entra le Père Préfet. Il donna récréation aux enfants, et se mit à parler aux plus grands élèves de la catastrophe de San Francisco, tandis que les autres jouaient ou causaient à l'ordinaire.

Quatre des plus petits, qui, la veille, avaient fait leur première communion, s'entretenaient de choses pieuses, quand soudain le plus jeune, Jaime Chavez, lève les yeux et, comme poussé par un mouvement intérieur, les porte sur une image de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs qui se trouvait à une distance de trois mètres, appendue à l'un des murs du réfectoire. O prodige ! il voit la Vierge ouvrir et fermer lentement les yeux. Sans chercher à s'expliquer ce qu'il voit, il en fait part à ses compagnons qui, pleins de crainte, appellent les professeurs et les élèves. Tous, surtout le P. Roesch, préfet des études, prétendent que c'est une illusion et refusent d'y croire. Ils s'approchent néanmoins, et sont témoins eux-mêmes du prodige qui dure environ un quart d'heure. Sans attendre la fin, le Père préfet conduit les enfants à la chapelle pour le Rosaire.

Cet événement a causé un grand mouvement religieux, non seulement à Quito, mais dans presque toute la République équatorienne. Le changement survenu dans les enfants est admirable. Le miracle s'est répété plus de vingt fois. La deuxième fois, ce fut également en faveur des enfants. Il était 8 heures du soir : les élèves récitaient le Rosaire à la chapelle, où la sainte image avait été transportée. Quant on arriva aux litanies, ils s'écrièrent tous ensemble : « Elle remue les yeux !... » Et, au même instant, les cloches se mirent à sonner, sans que personne les eût touchées.

Comme le peuple demandait avec instance que l'on transportât l'image vénérée de la chapelle privée du collège à l'église publique des Pères Jésuites, on a accédé à son désir. La translation s'est faite avec une pompe extraordinaire. On estime à 30.000 le nombre des personnes qui y ont pris part, sans compter la multitude qui remplissait les rues et les balcons. Le Pré-

sident de la République, lui-même, Alfaro, y a envoyé la musique militaire et plusieurs détachements de soldats. A l'église, le prodige s'est répété plusieurs fois devant un grand nombre de personnes. Beaucoup de conversions ont eu lieu. La plus remarquable est celle d'un rédacteur du *Tiempo*, journal libéral des plus impies Le malheureux journaliste était allé devant la Vierge pour s'en moquer. A peine l'eut-il vue ouvrir et fermer les yeux que, tombant à genoux, il éclata en sanglots. Depuis, il a donné des preuves non équivoques de la sincérité de sa conversion.

Un autre incrédule était venu à l'église des Pères Jésuites au moment où le peuple en émoi annonçait que le prodige s'accomplissait. Il se tint debout, sans saluer ni faire la moindre révérence. Il regarda un moment le mouvement des yeux de la Vierge. « Je ne crois pas », dit-il. Et il sortit. Arrivé à la porte, il revint sur ses pas, et, comme la première fois, il considéra le prodige, répétant les mêmes paroles ; il sortit de nouveau. Mais quelque chose l'attirait. Tout troublé, il revint une troisième fois, et, la grâce triomphant de son obstination, il tombe à terre, lui aussi, et sanglote comme un enfant. Depuis lors, il a fait une retraite de huit jours chez les Pères Jésuites.

⁂

Le 6 juillet, jour où l'évêque d'Ibarra, D. Frédéric-Gonzalès Guarez, nommé archevêque de Quito, est venu prendre possession de son nouveau siège, le prodige s'est répété trois fois. La dernière fois, c'était à 3 heures du soir, au moment même où le nouvel archevêque faisait son entrée dans la ville.

Un fait si extraordinaire, dont tant de personnes, élèves, Pères, Frères et domestiques du collège, furent témoins, devint l'objet d'un sérieux examen de la part de l'autorité ecclésiastique. Le procès canonique fut mené avec la plus grande prudence.

D'abord, M. le vicaire capitulaire (le nouvel archevêque n'étant pas encore nommé) s'adressa à tous les témoins réunis au nombre de plus de quarante, leur expliquant l'importance et la gravité de la déclaration écrite qu'il allait leur faire signer et qu'ils devraient ensuite renouveler avec serment devant d'autres témoins désintéressés. Puis il recueillit leurs témoignages.

La Commission d'enquête procéda ensuite scrupuleusement à l'examen scientifique du fait en question. On nomma diverses commissions composées de savants, qui devaient rechercher si quelque explication naturelle était possible. Physiciens, chimistes, photographes, médecins, théologiens, délibérèrent longuement ; mais, dans ces commissions, on ne fit intervenir aucun Père Jésuite, afin d'écarter jusqu'au moindre soupçon de partialité ou de connivence intéressée. La calomnie ne se faisait point faute de crier déjà à la réclame, à l'imposture. Il fallait la faire taire, lui enlever du moins tout fondement raisonnable.

Lorsque les enquêtes et formalités prescrites par le Concile de Trente ou les Congrégations romaines furent terminées, M. le vicaire capitulaire promulgua à Quito, le 3 juin 1906, un arrêt qui renfermait les trois clauses suivantes :

1° Le fait qui s'est passé le 20 avril au collège des Pères Jésuites est prouvé comme étant historiquement certain ;

2° Le fait, dans les circonstances où il est arrivé, ne peut s'expliquer par les lois naturelles ;

3° Le fait, tant à cause de ce qui l'a précédé que de ce qui l'a suivi, ne peut être attribué à une influence diabolique.

En conséquence, ajoute le décret, il est permis de le croire d'une foi purement humaine ; on peut offrir à l'image qui l'a occasionné le culte public permis par l'Eglise et la prier avec une confiance légale.

Que veut indiquer la Sainte Vierge par ces prodiges ?

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

LES " SORTIES EN ASTRAL " ?

Les expériences de M. Pierre Piobb

Les « sorties en astral » ! C'est ainsi que les occultistes appellent le phénomène qui consiste — ou qui consisterait, car nous n'en certifions pas la réalité — à extérioriser sa personnalité psychique.

Ils prétendent, en effet, que, dans certaines conditions, il n'est pas impossible à l'âme de sortir du corps et, comme un prisonnier à qui on accorderait quelques instants de liberté, d'errer, invisible, par le monde. Ils expliqueraient ainsi la croyance au sabbat.

Dans le but d'élucider la question, il nous a paru intéressant d'aller interroger M. Pierre Piobb.

M. Pierre Piobb est un homme de science dont tous les lecteurs des magazines contemporains ont

apprécié le savoir encyclopédique. Nos lecteurs, en particulier, se souviennent d'avoir lu, ici même, une suite d'intéressants articles où il exposait les procédés astrologiques des anciens.

Il est également l'auteur d'une traduction française du fameux *Traité d'astrologie générale*, de Robert Fludd, qui vient de paraître chez l'éditeur Daragon.

Mais c'est surtout la lecture de l'ouvrage qu'il a publié cet hiver chez le même éditeur, sous ce titre qui sent le fagot : *Formulaire de Haute Magie*, qui m'a donné la tentation d'aller l'interroger.

Les choses qu'il m'a dites sont si étranges, elles exhalent un relent si prononcé de sorcellerie, que ce n'est pas sans quelque hésitation que je les rapporte.

Les lecteurs de l'*Echo* ne pourront pas me reprocher de les avoir pris en traître : ils sont prévenus !

M. Pierre Piobb, que je trouve dans son cabinet de travail où d'innombrables ouvrages sont alignés avec un soin méticuleux, est un homme jeune, de taille moyenne, plutôt petit et très brun. Son œil noir brille d'une vive lueur d'intelligence.

L'accueil qu'il me fait est des plus affables.

— Les expériences auxquelles je me livre, en ce moment, me dit-il, sont des expériences de sortie en astral.

« Voici comment je fus amené à les commencer : un jour — c'était en septembre dernier — je me trouvais à la Bibliothèque nationale où je consultais un ouvrage traitant de la question : j'eus aussitôt le désir de faire moi-même une expérience du genre de celles dont je lisais le compte-rendu, et de me rendre immédiatement chez moi. Je fermai les yeux et chassai de mon esprit toute pensée importune.

« Quelques secondes s'étaient à peine écoulées que mon *moi* se libéra de son enveloppe. Je passai alors devant le gardien de la salle qui ne me vit pas, gagnai la rue Richelieu, puis parcourus l'itinéraire qui m'est habituel pour me rendre à Montmartre, arrivai devant ma demeure, montai les quatre étages, traversai la porte de l'appartement et le vestibule, entrai dans le salon, et, bien que mon intention fût de pénétrer dans mon cabinet de travail, m'arrêtai soudain sur le seuil. Je venais, en effet, d'apercevoir ma femme, assise devant mon bureau, et d'avoir la sensation qu'un étranger était dans la même pièce (ma femme recevait effectivement une visite). Contrarié et intimidé par cette présence, je rebroussai chemin et regagnai la Bibliothèque nationale où je repris possession de mon corps. Mon absence avait duré dix minutes.

— Quelles furent vos impressions ?

— Très désagréables. Pendant cette courte promenade, je volais ou plutôt je glissais à plusieurs mètres du sol — à soixante centimètres environ au-dessus des voyageurs de l'impériale des omnibus — dans une position horizontale, et je filais à une vitesse vertigineuse, que j'avais conscience de pouvoir encore dépasser.

« J'étais un peu dépaysé, vous devez le comprendre et j'avais peur, je l'avoue.

« Néanmoins cette expérience ne me laissa pas un trop mauvais souvenir. Elle ne me fatigua pas exagérément.

« Vers cette époque, j'engageai vivement un de nos confrères, Henri Christian, à poursuivre de son côté des expériences semblables.

« Christian, sujet vraiment merveilleux, est donc en quelque sorte mon élève. Il n'aurait jamais songé à s'extérioriser si je ne l'y avais poussé, après avoir lu dans son thème astral qu'il était particulièrement doué.

« Il suivit mon conseil et son premier essai, qui fut des plus intéressants, l'incita à persister.

« Cet essai eut lieu le 12 octobre dernier, à neuf heures du soir. Ainsi que cela avait été convenu entre nous, laissant son corps dans son appartement, situé près de l'Observatoire, Christian vint ici. Il me raconta le lendemain tout ce qu'il avait vu chez moi, avec une parfaite exactitude.

« Une deuxième expérience eut lieu cinq jours plus tard, à six heures du matin. Mais Christian ne m'avait pas prévenu, et quand il vint me voir l'après-midi, il me mit au courant de sa démarche matinale. Il me dit, notamment, avoir remarqué, à gauche de la porte d'entrée, un pain mince et long qui, debout contre le mur, reposait en pleine poussière, alors qu'un morceau de papier de soie en protégeait le milieu des souillures auxquelles cette partie n'était pas exposée. J'avais remarqué cette circonstance.

« Un sujet très intéressant, avec qui je me livre également à des expériences, est une jeune aquafortiste, Mlle B... Un jour, vers cinq heures du soir, cette personne s'extériorisa et se rendit chez une de ses amies. Or, elle fut fort étonnée de trouver l'appartement dans le plus complet désordre et de voir son amie à genoux devant son armoire et occupée à faire des paquets de linge.

« Le lendemain, en compagnie de son corps cette fois, elle se transporta chez son amie et apprit qu'elle avait déménagé le matin même.

« Mlle B... suivit très exactement les conseils que je lui avais donnés, c'est-à-dire de faire, durant ses sorties en astral, exactement les mêmes gestes que

si elle était avec son corps. C'est ainsi que, cette fois-là, Mlle B... ne manqua pas de faire le simulacre de mettre son chapeau devant une glace où elle fut toute surprise de ne pas se voir !

— Êtes-vous bien sûr que la « sortie en astral » est *réelle* ?

— Absolument sûr, car, durant l'extériorisation, la vision est *réelle* et non *de souvenir*.

« Essayez de vous représenter la rue Richelieu ; vous la verrez certainement, puisque vous la connaissez, mais vous la verrez... sans la voir, si je puis ainsi parler. Vous l'apercevrez telle que vous l'avez vue maintes fois avec son va-et-vient de piétons affairés, avec les fiacres et les omnibus qui la sillonnent, où bien telle que vous l'avez vue un certain jour, à un certain moment qu'un incident quelconque vous interdit d'oublier ; en un mot vous la *reverrez*, mais vous ne la *verrez* pas, vous ne verrez pas son aspect actuel. La vision que vous en aurez ne sera pas circonstanciée.

« Or, pendant une extériorisation, vous voyez. J'ai vu, moi, la rue Richelieu, absolument comme si je l'avais suivie à pied, pas aussi nettement toutefois et comme si un voile avait été placé devant mes yeux, mais je voyais les gestes des passants, je voyais les voyageurs monter dans les omnibus et en descendre. Seulement je voyais tout cela d'en haut; mon regard plongeait sur la foule, puisque je planais au-dessus d'elle, et cette différence dans la façon de *voir* prouve, à elle seule, que la vision est *réelle*.

« Henri Christian voit exactement comme j'ai vu, car il plane à une hauteur semblable; quant à Mlle B..., qui ne s'élève pas à plus de cinquante ou soixante centimètres, elle voit aussi bien que nous, mais différemment.

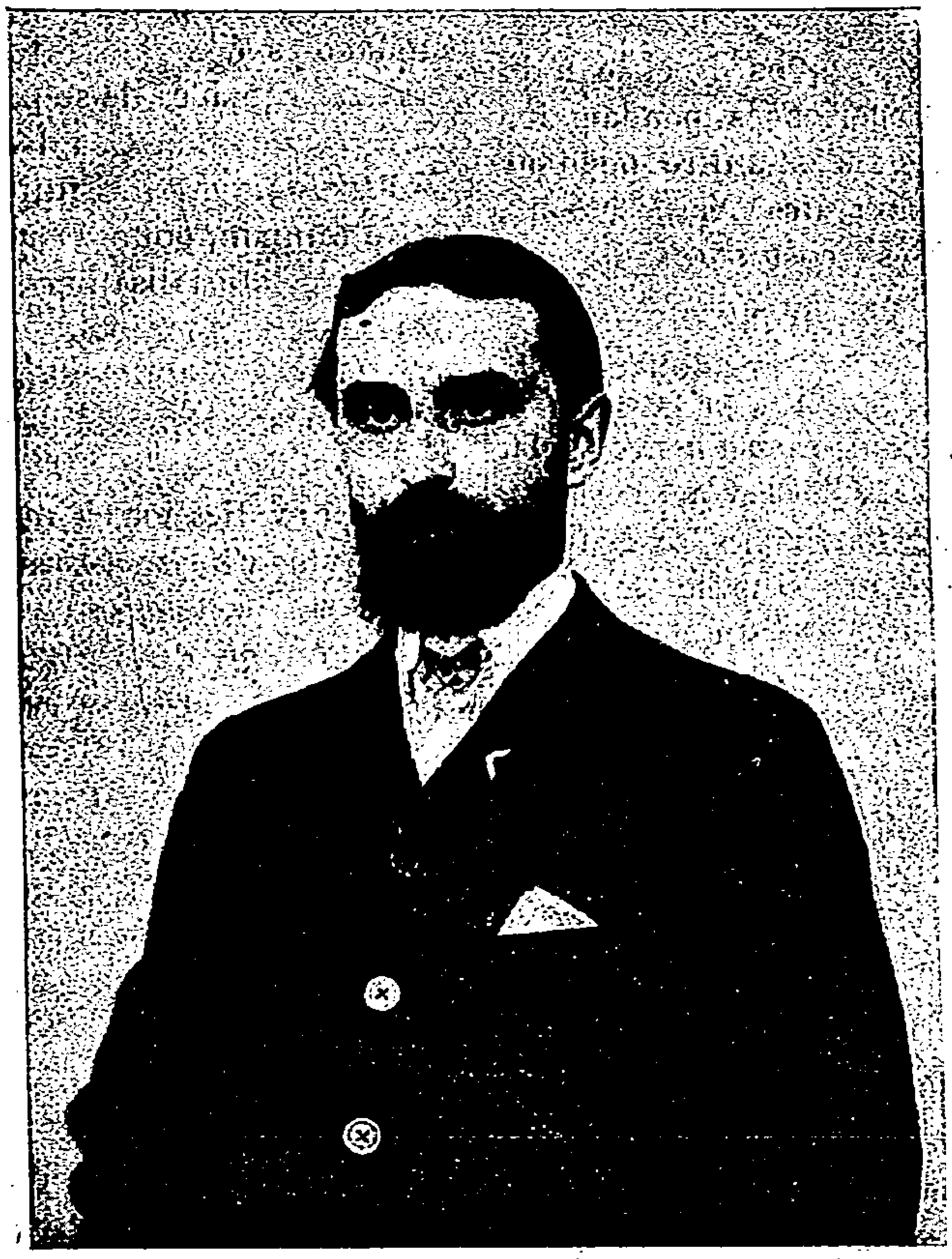
— Perceviez-vous les sons?

—Non. Chacun de nous a toujours vu sans entendre.

— Comment expliquez-vous cette anomalie ?

— Je ne l'explique pas. Mais il me paraît probable qu'on doit pouvoir entendre aussi bien que l'on voit. Nous ne savons pas écouter sans doute. Voir étant de beaucoup le principal, puisqu'il s'agit de se diriger et qu'on est en proie à la crainte, on s'y efforce, tandis qu'entendre étant superflu, on ne s'y exerce pas.

« C'est là d'ailleurs une simple hypothèse que confirmeront ou infirmeront nos prochaines expériences, au cours desquelles nous tenterons de résoudre ce problème, en même temps que nous essaierons *d'agir*.



M. PIERRE PIOBB

— D'agir ! Mais vous agissez, puisque vous vous dirigez !

— Oui, mais nous n'agissons qu'en cela. Il nous est impossible de manifester notre présence en frappant des coups ou en déplaçant des objets.

« Toutes les tentatives que Christian fit en ce sens — et il en fit déjà un certain nombre — ne donnèrent aucun résultat. Chaque fois qu'il tenta de heurter un mur ou une porte, il ne réussit qu'à passer de l'autre côté.

« Il me demanda un jour de faire tenir, debout sur ma cheminée, une feuille de papier à cigarette pliée en deux dans le sens de la hauteur. Il voulait essayer, en soufflant sur lui, de renverser ce frêle obstacle Il s'y employa de son mieux et n'y réussit pas.

« Nous parviendrons, je l'espère, à *agir* et surtout à frapper, car, dès lors qu'on éprouve une certaine résistance en traversant un mur ou une porte — et la sensation a toujours été éprouvée par nous tous, — on doit pouvoir faire rendre un son en les heurtant. Seulement, nous ne connaissons pas encore le procédé à employer, procédé qui diffère évidemment de celui dont nous usons comme êtres humains.

— Toutes ces expériences présentent un intérêt réel ; mais les croyez vous sans danger?

— Jusqu'à présent, ni Mlle B..., ni Christian, ni moi, n'avons été victimes du moindre accident.

— Ne craignez-vous pas qu'en l'absence de son « moi »...

— ... Une larve, un élémental ou un démon quelconque ne s'empare du corps abandonné du sujet?

« Certains de nos amis, et notamment M. F.-Ch. Barlet, le célèbre occultiste, me parlent parfois de ce danger. J'ignore si une telle crainte est fondée ; elle l'est peut-être, mais je n'en sais rien...

« Malgré ce doute, je n'en continuerai pas moins à expérimenter ; Henri Christian, Mlle B... et quelques autres sont également décidés à continuer. Du reste, nous prenons des précautions.

« J'ai dressé les thèmes astrologiques de chacun de nous, et nous faisons nos expériences pendant les heures planétaires convenables ; c'est-à-dire pendant les heures qui, selon le système des Arabes, sont commandées par des planètes correspondant aux parties du thème du sujet qui permettent l'extériorisation.

« La maison IX du thème de nativité, par exemple, est celle de l'extériorisation. Choisissez l'heure de la planète qui commande cette maison, et vous sortirez en astral sans danger. Mais ne tentez pas de le faire durant l'heure de la planète qui commande à la maison VI, car cette maison est celle du *home*, et il est bien évident que vous ne pourrez sortir de chez vous.

« Christian en fit un jour et à son insu, l'expérience. Il s'extériorisa et tenta de venir chez moi. Mais il lui fut impossible de sortir de son appartement, parce qu'il essayait de le faire à l'heure où il ne *pouvait* dépasser les limites de son *home*.

« Et s'il avait tenté la même expérience à l'heure correspondant à la maison IV, non seulement il n'aurait pas pu venir chez moi, mais il aurait vainement tenté de s'extérioriser.

— Que de complications !

— Et encore n'est-ce là qu'une théorie d'ordre général. La position réelle des astres au moment où l'on expérimente, et les aspects qu'ils présentent entre eux, modifient encore ces règles.

« Ainsi les aspects célestes actuels sont contraires à nos expériences, et c'est pourquoi nous avons suspendu, depuis quelque temps, le cours de nos études. Nous les reprendrons l'hiver prochain ; nous comptons expérimenter devant M. Dumas, professeur à la Sorbonne, et devant l'Institut général psychologique qui se sont émus des résultats que nous avons déjà obtenus.

— Faites-vous aussi des expériences spirites ?

— Je me suis certes occupé de spiritisme ; mais je ne m'y suis jamais adonné.

« D'ailleurs, je ne partage pas l'opinion des spirites dont les théories ne me paraissent pas résister à un examen sérieux.

« Est-il possible d'admettre qu'un mort illustre, Victor Hugo, par exemple, revienne sur la terre pour s'exhiber dans une réunion de curieux et y prononcer des vers déplorables !

— Quelle est votre théorie ?

— Je pense qu'il existe des fluides auxquels, faute d'autre nom, je donne celui de fluides astraux. Ils seraient analogues au fluide magnétique terrestre, mais d'essence beaucoup plus supérieure et beaucoup plus subtile. Ils seraient, par conséquent, très impressionnables aux moindres changements célestes. Ils seraient capables de se polariser parfois en des sortes de conglomérats. Ces derniers, parfois aussi, à cause de l'analogie des dits fluides avec ceux qui composent l'être humain, pourraient affecter la forme humaine. D'où les matérialisations. De plus, ces mêmes conglomérats, toujours pour la même raison, pourraient paraître non intelligents, mais intelligenciés. D'où les révélations obtenues par la table ou l'écriture spirite.

« Cette explication n'infirme d'ailleurs en rien celle de votre sympathique directeur, car je crois que les phénomènes spirites sont de deux ordres : l'un que je viens d'indiquer et l'autre qui serait celui dans lequel le médium extériorise son propre corps fluidique — même à son insu — pour en faire un conglomérat analogue à ceux qui peuvent se constituer en dehors de lui. Il doit, du reste, y avoir moyen de parvenir à ce dernier résultat : je ne le connais pas, mais on dit que certains adeptes hindous le connaissent : ce serait donc dans le domaine du possible.

« Il y aurait un grand intérêt à faire, sur les phénomènes spirites, des études sérieuses. Pourquoi les spirites n'ont-ils jamais cherché à savoir si les phénomènes de lévitation se produisent mieux ou plus mal, dans le fond d'une mine, dans un ballon, dans un sous-marin, que dans leur appartement ; s'ils sont obtenus plus facilement au lever qu'au coucher du soleil ?

« De l'aveu d'un spirite de ma connaissance, qui est cependant un esprit scientifique, lui et ses amis n'ont jamais songé à faire de semblables remarques ! Elles faciliteraient cependant beaucoup la solution du problème posé, et démontreraient, j'en suis certain, que les phénomènes spirites sont dus à des forces naturelles que nous ne connaissons pas encore.

« Si j'en avais le loisir, je ferais des expériences en ce sens ; mais, pour le moment du moins, je dois me borner à celles que j'ai entreprises sur la sortie en astral. »

En terminant, M. Pierre Piobb veut bien nous

inviter, mon directeur et moi, à prendre part aux expériences qu'il fera l'hiver prochain. Nous rendrons compte alors *de visu* de ces phénomènes, et nous pourrons, en parfaite connaissance de cause, cette fois, formuler à leur sujet une opinion mûrement motivée.

GEORGES MEUNIER.

Expériences avec Mme Piper depuis la mort du Dr Hodgson

Nous extrayons des *Annales des Sciences psychiques* le très intéressant article suivant :

Le professeur James H. Hyslop, de l'Université de New-York, vient de publier dans les numéros de février, mars et avril du nouveau *Journal of the American Society for Psychical Research*, dont il est le directeur, un rapport sur les expériences qu'il vient de faire au moyen du célèbre médium, Mme Eléonore Piper, dans le but d'obtenir des messages médiumniques paraissant venir du docteur Richard Hodgson, secrétaire de la *Society for Psychical Research* pour l'Amérique, dont les recherches par la médiumnité de Mme Piper sont universellement connues, et dont la mort a été annoncée, il y a deux ans environ. Le professeur Hyslop ne limite pas toutefois son compte rendu aux phénomènes qui se sont produits au moyen de Mme Piper, et il en indique ainsi les motifs :

Les investigateurs scientifiquement sceptiques n'auraient pas été facilement convaincus par de prétendus messages du docteur Hodgson venant de cette source. Ils auraient voulu s'assurer que Mme Piper n'avait pas le moyen de connaître les faits qui doivent établir l'identité personnelle des communicateurs, vrais ou supposés, avant d'accepter même l'hypothèse de la télépathie. Il me faut donc respecter cette attitude, en citant des faits qu'on ne puisse pas expliquer par le hasard ou par une simple induction faite par le médium. Non pas que l'on doive mettre en doute l'honnêteté de Mme Piper, car il a été suffisamment prouvé, par les recherches faites jusqu'à ce jour, qu'elle n'a jamais même cherché à avoir recours à la fraude. Mais nous devons aussi nous garder des reproductions inconscientes de connaissances que le médium peut avoir acquises d'une façon parfaitement légitime. Le docteur Hodgson a été si longtemps en rapport avec Mme Piper, que nous ne pouvons pas savoir, sans quelque affirmation *ante mortem* de sa part, ce qu'il peut avoir dit au sujet de lui-même et de sa vie. Cela ne serait pas à craindre avec des personnes absolument étrangères au médium ; mais un homme ayant travaillé dix-huit ans à expérimenter avec Mme Piper se trouve exposé au soupçon qu'il ait pu lui dire d'une manière fortuite bien des choses qui peuvent ensuite prendre la forme d'une simulation inconsciente de sa personnalité.

Voici quelques-uns des incidents que rapporte le docteur James Hyslop.

Un épisode important s'est produit à ma première séance après le décès du docteur Hodgson. Après avoir parlé de quelques discussions que nous avons eues ensemble au sujet de mon rapport sur le cas Piper, dans le printemps de 1900, et après avoir dit quelques mots de sa lettre posthume, Hodgson dit tout à coup » : Rappelez-vous que j'ai dit à Myers que nous parlerions nègre » (*talk nigger talk*; c'est-à-dire un langage difficilement compréhensible). Je compris immédiatement, étant donné ma familiarité avec cette espèce de phénomènes, qu'il y avait là quelque erreur, et je dis, en parlant à la main avec laquelle Mme Piper écrit, comme nous le faisons toujours : « Non; vous devez l'avoir dit à quelqu'un d'autre ». Hodgson répondit : « Ah! oui, James. Je me souviens que c'est à Will James (1). Il comprendra. Vous souvenez-vous des désaccords entre lui et moi au sujet de notre hypothèse sur la théorie spirite ? » Je ne savais rien de tout cela, et j'écrivis au professeur James, qui était alors en Californie, de s'assurer si le docteur Hodgson ne lui avait jamais fait cette observation... Le professeur James répondit qu'il ne se souvenait pas d'un incident de cette espèce. Quand nous revînmes à Cambridge, à la fin du printemps, M. James fils reparla de cet incident à son père, qui affirma de nouveau ne pas se souvenir de cela. Le jour même, se trouvant à déjeuner avec M. Piddington, il exposait à son hôte quelle était son opinion au sujet des personnalités qui se manifestaient dans la trance de Mme Piper. Le professeur James ne leur attribue pas un caractère spirite ; il les considère comme des personnalités secondes de Mme Piper, qui lui sont inspirées par sa connaissance des mêmes personnalités qui se présentaient dans la médiumnité de Stainton Moses, ainsi que par le développement de l'influence du docteur Hodgson durant ces expériences. Au cours de ses explications à ce sujet, il dit à M. Piddington avoir déclaré à plusieurs reprises au docteur Hodgson que, s'il ne montrait pas un peu plus de tact, il changerait le langage divin de ses personnalités en un *nigger minstrel talk* (littéralement, « langage de ménestrel nègre »), et alors il se souvint tout à coup de ce qui avait été dit dans les communications du docteur Hodgson, et m'écrivit les faits.

Les lecteurs remarqueront ce fait important, que ce n'est donc pas le docteur Hodgson qui avait fait au professeur James l'observation dont il s'agit, et qu'il ne s'agissait point de la difficulté de communiquer, mais de la nature des personnalités se manifestant dans la trance ; c'est le professeur James qui avait parlé de *nigger talk*. Le contenu de la communication suffit à établir l'identité des personnes et leurs rapports entre elles, mais montre une confusion mentale entre l'incident rappelé par le professeur James et le sujet des discussions qui avaient eu lieu entre eux sur la condition mentale des communicateurs, que le docteur Hodgson et moi nous avions tâché d'expliquer à notre ami commun. L'affirmation de Georges Pelham (2), selon laquelle les désincarnés doivent se mettre dans un état semi-hypnotique pour communiquer avec nous, paraît recevoir une confirmation par cet incident, puisqu'il s'agit d'une espèce de délire complètement différent des phénomènes télépathiques ou autres, alors que la forme prise par la communication ne peut pas être facilement expliquée par des hypothèses ordinaires.

Peut-être qu'avant d'avoir recours aux hypothèses spirites et télépathiques pour expliquer cet épisode, on devrait tout simplement supposer que Hodgson

(1) Le professeur William James.
(2) L'une des principales personnalités qui se manifestent par la médiumnité de Mme Piper.

(peut-être même William James) avaient parlé devant Mme Piper de la phrase relative au « langage nègre »; la confusion se serait faite ensuite dans la mémoire subconsciente du médium. On ne voit vraiment pas dans la teneur de la communication rien qui ne doive nous faire exclure absolument cette hypothèse, qui sera toujours moins extraordinaire que les hypothèses supernormales dont il a été question plus haut. — M. Hyslop continue :

Voici un autre incident de quelque intérêt. Nous avions travaillé ensemble pour le projet qui a été ensuite réalisé après sa mort, c'est à-dire la formation d'une Société américaine indépendante. Nous nous étions rencontrés, dans l'été de 1904, au Putnam's'Camp, dans les Adirondacks, pour en parler et nous l'avons fait, nous mettant d'accord au sujet des lignes principales du programme. Nous avions l'intention d'en causer de nouveau l'été suivant (1905) au même endroit, plus spécialement au sujet de certains points dont nous ne nous étions pas encore occupés au cours de notre première entrevue, dans laquelle nous nous étions limités à tracer les grandes lignes du projet. Mais il ne se trouvait pas au Camp lorsque je m'y rendis, et je le manquai. Il m'écrivit alors qu'il retournerait à Boston en passant par New-York, ou qu'il ferait expressément un voyage dans cette dernière ville, après son retour, pour venir à une conclusion. Il ne put le faire aussitôt qu'il l'avait prévu, et il décida enfin qu'il viendrait après les vacances. Moins de deux semaines avant l'époque fixée pour ce voyage, il était dans la tombe. Après cela, les lecteurs apprécieront les communications qui suivent.

Après avoir exprimé son plaisir de voir le monde nouveau au delà de la mort — circonstance qui n'a aucun intérêt rationnel dans cette discussion — il changea d'argument. Je cite le texte du dialogue, en plaçant entre parenthèses ce que je dis, à la différence de ce qui a été écrit automatiquement par Mme Piper.

— Je dois vous parler maintenant du rendez-vous que nous nous étions fixé avant mon décès.

— (Quand devait avoir lieu le rendez-vous ?)

— J'avais proposé de nous rencontrer à New-York, le (suit la date).

— (Oui, c'est cela).

— Personne ne peut connaître ces projets autant que vous.

— (Sans doute).

— Vous souvenez-vous de mon désir de publier mon rapport la saison prochaine ? Oui, des extraits ?

— (A quoi se rapportaient-ils, ces extraits?)

— Je désirais publier des extraits de nos expériences télépathiques.

— (C'est bien. Ce n'est pas ce que je pensais. Mais continuez.)

— Je voulais aussi publier des extraits sur la nature spirite des expériences tendant à prouver l'identité des communicateurs désincarnés (*test experiments*), et ma théorie en réponse à quelques critiques venant de Mme Sidgwick.

Il faut savoir que le docteur Hodgson se proposait, en effet, entre autres choses, de répondre aux observations critiques de Mme Sidgwick au sujet du rapport qu'il avait publié en 1899 et de faire paraître cette réponse dans la première livraison du journal de la nouvelle Société. Nous étions tombés d'accord sur ce point. Nous pouvons supposer que Mme Piper connût son désir de répondre à Mme Sidgwick, mais j'ai de la peine à croire qu'elle connût son projet de venir me trouver à New-York pour me parler d'une affaire qui avait été arrangée secrètement (1). L'allusion aux « expériences télépathiques » n'est compréhensible que si on sait que Mme Sidgwick, dans sa critique, admettait la probabilité que le rapport du docteur Hodgson contînt plusieurs cas de communications télépathiques, ou autres, venant des décédés, mais ayant passé par l'action mentale subliminale de Mme Piper. Seulement Mme Sidgwick ne pouvait pas admettre le processus que le docteur Hodgson avait appelé la « possession ».

En répondant à Mme Sidgwick, il se proposait probablement de citer des expériences télépathiques ayant paru dans les *Proceedings* de la *Society*, pour montrer que les analogies entre ces phénomènes et ceux présentés par Mme Piper ne sont pas réelles. Quoi qu'il en soit, c'est là un point important du problème, et sa conversation spéciale avec moi se rapporta au choix des extraits des expériences susdites, pour montrer que sa propre théorie n'était peut-être pas fausse. Il s'abstint ensuite de répondre à la critique de Mme Sidgwick sur l'hypothèse spirite, parce qu'elle en avait tacitement admis le bien-fondé, en se limitant à faire des restrictions sur le procesus de l'intervention des esprits. Le docteur Hodgson et moi nous avons fréquemment causé au sujet de sa réponse projetée.

Cet autre incident n'est pas moins important que les autres. Deux ans auparavant, j'avais fait une expérience avec un médium non professionnel, et j'avais alors obtenu, non seulement quelques noms importants, mais aussi le nom de baptême de Georges Pelham, en réponse à la demande que mon père amenât l'homme qui l'avait aidé à se communiquer dans la trance de Mme Piper ; cela n'était pas connu du médium en question. Plus tard, la personnalité de Georges Pelham déclara, par la médiumnité de Mme Piper, qu'il s'était servi dans le cas que nous venons de dire, de son nom de baptême. C'est pourquoi le docteur Hodgson considérait que ce cas était bon dans son ensemble...

Je passe maintenant à une série d'incidents qui sont peut-être aussi importants qu'on peut le désirer. J'organisai trois séances devant commencer le 19 mars (1906). Avant cela, je m'arrangeai pour avoir une séance avec une dame que je connaissais bien à New-York City. Ce n'était pas un médium professionnel, mais une dame occupant une position importante dans une des grandes corporations de cette ville. Cette séance eut lieu le soir du 16 mars, vendredi. Le docteur Hodgson prétendit être présent à cette séance. Son nom a été écrit ; il fut dit certaines choses qui se rapportaient à nos relations, mais elles ne possédaient aucun caractère probant. La dame savait d'ailleurs que Hodgson était mort. J'écrivis le compte rendu de ces faits, et je n'en parlai à personne. Je me rendis ensuite à Boston pour avoir mes séances avec Mme Piper.

Immédiatement après le commencement de la séance, Rector (la personnalité qui se manifeste ordinairement dans la trance de ce médium) dit m'avoir vu « à une autre

(1) Hodgson n'avait peut-être pas fait connaître à Mme Piper le but de son prochain voyage à New-York, mais Mme Piper l'avait probablement compris depuis, quand elle apprit le projet que MM. Hodgson et Hyslop discutaient ensemble depuis quelque temps. — C. V.

lumière » (1) ; qu'il y avait amené Hodgson avec lui ; mais qu'il n'était pas parvenu à bien se faire comprendre ; il me demanda si je les avais compris.

Je demandai quand cela s'était produit, et je reçus la réponse que c'était « deux jours avant le Sabbat ». Le lecteur peut voir que cela coïncide avec la date de notre séance à New-York. Rector fit alors quelques allusions aux difficultés qu'il y avait à communiquer là-bas, à cause de « l'intervention de l'intelligence de la *lumière* », observation qui était conforme à ma connaissance du cas, et il dit qu'ils avaient cherché à me communiquer un certain mot qu'en réalité je n'ai pas obtenu.

Lorsque le docteur Hodgson se présenta quelques minutes après pour communiquer, il me demanda immédiatement, après les formes usuelles de salutation, si je n'avais pas reçu son message, et comme je répondais n'en être pas sûr, il me demanda de tenir quelque autre séance, avec la même dame. Aussitôt la séance terminée, j'écrivis à la dame en question, sans lui dire un mot de ce qui avait eu lieu, et j'obtins d'elle une autre séance qui fut fixée au samedi soir, 24 mars.

A cette séance, l'une des personnalités qui se produisent avec Mme Piper, mais assez rarement, se présenta avec miss X, le médium dont il s'agit. Miss X avait entendu parler de cette personnalité, mais savait que c'était Rector qui était censé faire écrire habituellement Mme Piper. Immédiatement après la trance de miss X, le docteur Hodgson se communiqua, en employant presque les mêmes phrases avec lesquelles commencent ses communications par Mme Piper ; en effet, plusieurs mots étaient identiques, bien qu'ils ne soient pas les mots usuels d'introduction des autres communicateurs. Après avoir reçu ce message, j'écrivis à M. Henri James fils, sans lui dire ce que j'avais obtenu, et je le priai de questionner le docteur Hodgson, quand il aurait une séance médiumnique, afin de savoir s'il s'était dernièrement communiqué à moi, et, dans le cas où il répondrait affirmativement, de demander au docteur Hodgson ce qu'il m'avait dit.

Trois semaines après, M. James tint une séance et satisfit à ma demande. Le docteur Hodgson repondit qu'il avait tâché de communiquer avec moi plusieurs « Sabbats » avant et il répéta avec quelque approximation le message que j'avais reçu de lui le soir du 24.

Les lecteurs remarqueront que ces épisodes impliquent des contre-preuves avec un autre médium que Mme Piper, et bien que je sois familier avec les systèmes employés par certains médiums professionnels qui se communiquent mutuellement des informations sur certaines personnes qui peuvent être victimes de leur filouterie, il ne faut pas oublier que miss X n'est point un médium professionnel, et que nous ne pouvons même pas considérer comme tel Mme Piper, dans le sens ordinaire du mot. Je puis me faire garant de la parfaite bonne foi de miss X, et je pense que l'application ordinaire des coïncidences ne s'applique pas à ce cas.

On remarquera qu'il est bien difficile, pour ce dernier épisode, de parler d'une transmission de pensée de M. Hyslop au médium, puisque c'était M. James tout seul qui assistait à la séance. Seulement on voudrait savoir, avec un peu plus d'exactitude, jusqu'à quel point le message obtenu par M. James s'approchait de celui que M. Hyslop avait obtenu le soir du 24 mars.

Dans la livraison de mars de son *Journal*, Hyslop présente de nouveaux cas de ces contre-preuves à l'aide de médiums diffférents. Les premiers cas sont obtenus au moyen d'une dame du monde, fort respectable, que le professeur Hyslop désigne sous le pseudonyme de Mme Quentin. On avait présenté à M. Hyslop quelques spécimens des communications que ce médium avait obtenues au moyen de l'*oui-ja*, et il les avait trouvées si intéressantes, qu'il lui avait demandé de lui accorder une séance qui eut lieu en effet le 4 octobre 1906. Il y avait cinq assistants en tout ; excepté M. Hyslop, c'étaient tous des amis intimes du même rang social que Mme Quentin. Le communicateur qui se présenta dans cette séance fut Georges Pelham, la personnalité dont nous avons déjà parlé. Voici le court dialogue qui eut lieu alors :

— (Eh bien, Georges, avez-vous vu quelques-uns de mes amis en ces derniers temps ?)

— Non, seulement Richard H. [Hodgson].

— (Comment est-il, Hodgson ?)

— Toujours bien.

— (Y voit-il clair ?)

— Pas trop.

— (Vous dites cela de lorsqu'il se communique, ou de son état normal ?)

— Oh ! il est très bien à son état normal. Ce n'est que lorsqu'il pénètre dans cette malheureuse atmosphère qu'il tombe en pièces. Il lui faudra quelque temps pour être bien sûr de lui-même.

Le 10 octobre, j'eus une expérience avec Mme Piper, et naturellement je me gardai bien d'en parler... Après les préliminaires de la part du « contrôle », qui dit être Rector, le dialogue suivant eut lieu à l'apparition de la personnalité disant être le docteur Hodgson.

— Je suis Hodgson.

— (Bien, Hodgson. Comment êtes-vous ?)

— Parfaitement. Comment allez-vous, Hyslop, mon vieil ami ?

— (Bien.)

— Enchanté de l'entendre. Avez-vous reçu mon dernier message ?

— (Quand et où ?) [Je pensais naturellement aux incidents de la séance précédente, dont je viens de parler.]

— J'ai dit à Georges de vous le donner.

— (Cela s'est passé récemment ?)

— Très récemment.

— (En effet, j'ai su quelque chose de vous par Georges ; peut-être pourrait-il me le répéter.) [Je pensais à Georges Pelham.]

— C'est bien. Je lui dirai de vous le dire, Je veux parler de Georges D... [nom écrit en entier.]

— (Non, il ne m'a rien écrit.)

— C'est malheureux. Questionnez-le donc ; mieux encore, je le lui dirai moi-même.

Après avoir traîné quelque temps encore sur le même argument, la conversation se trouva détournée

(1) Les personnalités qui se manifestent au moyen de Mme Piper appellent « lumières » les médiums.

par quelques incidents. Peu de minutes après, on revint à l'argument. La personnalité Hodgson demanda :

— M'avez-vous entendu dire : *Georges* ?
— (Quand ?)
— A la séance chez la dame.
— (Non... Vous parlez de la dernière fois que nous avons eu une expérience ?)
— Oui ; pas d'erreur possible sur ce point, Hyslop.
— (Georges Pelham a-t-il communiqué avec moi à cette occasion ?)
— Certainement...
— (Pouvez-vous me dire ce qu'a dit Georges ?)
— Je ne puis le répéter exactement, mais il s'agissait de nos efforts pour parvenir à communiquer avec vous.
— (Par quel moyen ces messages nous étaient-ils transmis ?)
La main de Mme Piper cesse d'écrire et commence à se mouvoir sur la feuille de papier exactement comme le faisait la main de Mme Quentin en épelant les lettres sur la planche de *l'oui-ja*.
— (C'est cela).
— Je vis très bien le *modus operandi*. J'ai été satisfait de voir que Georges était parvenu à épeler son nom. J'ai entendu que vous lui avez demandé avec qui il était, et qu'il a répondu : avec Richard Hodgson...

Le professeur Hyslop imagina alors d'obtenir une autre « contre-preuve » du même genre avec un autre médium de Boston, Mme Smith (un pseudonyme). Il en parla à la personnalité « Hodgson », qui répondit par l'intermédiaire de Mme Piper :

— Je m'y trouverai ; je ferai une allusion à des *Livres* (*books*), et je donnerai mes initiales comme une preuve de mon identité.

M. Hyslop était seul avec Mme Piper ; celle-ci se trouvait dans un état de trance et on sait qu'elle ne garde aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant ce temps.

Trois heures après, M. Hyslop était chez Mme Smith, laquelle ignorait qu'il eût expérimenté, ce jour-là, avec Mme Piper. Mme Smith n'écrit pas, comme le fait Mme Piper ; elle parle dans un état léger de trance. Après avoir dit quelques mots d'une autre personne décédée qu'elle disait voir, Mme Smith ajouta :

Près de lui se trouve le docteur Hodgson. Cela fait partie d'une promesse que j'ai faite de venir à vous aujourd'hui J'ai dit que j'y viendrais. J'y suis. Je pense que je pourrai répéter certaines choses que j'ai déjà dites. Peut-être parviendrai-je à rappeler certaines colloques et à éclaircir les choses...

Le professeur Hyslop plaça alors dans les mains du sujet une paire de gants ayant appartenu au docteur Hodgson, parce que Mme Smith est ce qu'on appelle un « psychomètre ». Aussitôt le médium dit : « Vous avez apporté quelque chose qui lui appartient ; c'est comme un livre (*book*), comme un carnet de notes (*a note-book*), avec quelque chose d'écrit dessus ». elle ajouta ensuite que Hodgson avait promis de lui faire dire quelque chose, comme un mot, un mot de sept ou huit lettres (*initials* ?) mais elle ne sut pas en dire davantage.

***

Le professeur Hyslop cite plusieurs autres épisodes du même genre, que nous voudrions reproduire si l'espace nous le permettait ; mais ceux que nous venons de choisir suffisent à donner une idée générale des preuves que le distingué secrétaire général de la Société américaine de Sciences psychiques vient de recueillir. Il s'agit, comme on a pu voir, de communications n'ayant pas un caractère grandiose. Hyslop tient en effet à rappeler aux lecteurs, qu'en voulant tâcher d'établir l'identité du docteur Hodgson dans le « communicateur » qui se manifestait par le moyen de Mme Piper, il ne peut, et il ne doit se rapporter qu'à des incidents d'un caractère tout à fait banal. Point ne s'agit de faire parade de grandes révélations. Il est tout naturel que les preuves que doit donner une personnalité de l'au-delà pour établir son identité ne peuvent concerner que de menus incidents de sa vie, qui échappent facilement à la connaissance même des personnes les plus intimes du défunt, alors que les révélations éthiques ou autres n'ont aucune valeur pour la solution de ce problème, et doivent être écartées, quel que soit l'intérêt psychologique ou philosophique qu'elles peuvent avoir à un autre point de vue.

Maintenant quelle est la valeur des expériences que l'on vient de lire ? M. Hyslop admet franchement que, s'il s'agissait d'un médium professionnel ordinaire, les faits qu'il se propose de raconter « ne revêtiraient pas une importance de preuves bien scientifiques. C'est, dit-il, parce qu'ils suivent une longue histoire de faits bien établis qu'on ne peut pas leur contester au moins une valeur morale. Le lecteur pourra donc n'attacher à ce cas qu'un intérêt hypothétique, et attendre l'investigation d'autres cas dans lesquels il ne soit pas nécessaire de faire ces réserves ». On ne peut, à ce sujet, qu'imiter la prudente réserve du professeur Hyslop lui-même.

Mais il est naturellement impossible d'examiner ces communications sans tâcher de se rendre compte de leur nature par quelque « hypothèse de recherche ». Tout d'abord, M. Hyslop se montre un adversaire déterminé de l'une d'elles.

Je ne parle pas, dit-il, de cette hypothèse qui est mise en avant par beaucoup de personnes dont l'esprit n'a pas une tournure scientifique, et qui croient que l'intelligence de Mme Piper peut avoir attiré, absorbé télépathiquement en elle la personnalité et les souvenirs du docteur Hodgson avant sa mort, de façon à pouvoir ensuite les reproduire à plaisir, en les présentant comme des messages spirites. Les gens qui peuvent croire une pareille chose sans l'ombre d'une preuve seraient capables de tout croire. Je ne traiterai pas sérieusement cette hypothèse, tant qu'elle ne

nous fournira pas quelque preuve d'elle-même qui soit en rapport avec l'énormité de ses prétentions. Je ne suis pas porté à admettre les miracles alors qu'une théorie parfaitement simple peut expliquer les faits : je penserai plutôt à la fraude ou à la personnalité seconde que d'accepter avec tant de crédulité le surnaturel ; car il s'agirait bien d'un surnaturel de la plus étonnante espèce. Dans les circonstances connues, il est beaucoup plus facile de supposer que Mme Piper peut avoir acquis par hasard certaines connaissances en causant avec le docteur Hodgson, et qu'à l'état de trance, elle les produit dans des formes spirites. Telle est la réelle difficulté à laquelle doit faire face l'homme qui se tient aux règles scientifiques.

Mais le professeur Hyslop va plus loin encore dans cette voie. Il conteste même la possibilité, ou tout au moins la vraisemblance, d'une transmission de pensée entre lui-même, qui expérimente, et le médium. En cela, il est conséquent avec lui même, puisqu'il ne pourrait pas admettre la possibilité de cette transmission dans son propre cas, sans l'admettre aussi pour le docteur Hodgson du temps où il se trouvait à côté de Mme Piper, expérimentant avec elle, comme le fait actuellement M. Hyslop. Celui-ci écrit donc (pages 146-147 du fascicule de mars) :

Il n'y a que trois hypothèses auxquelles on puisse avoir recours pour expliquer de pareils faits [la connaissance d'événements qui ne semblent pas avoir pu être connus par le médium d'une manière normale]. Ce sont : 1° la fraude ; 2° la télépathie ; 3° les esprits. La personnalité seconde ne peut pas expliquer ce phénomène... Elle ne procure pas des connaissances supernormales. Elle est limitée à ce qui a été acquis par le sujet d'une manière normale...

Quant à la fraude, sa possibilité a été écartée, pour ce qui se rapporte à Mme Piper, par une observation de quinze à vingt ans, et seule une personne à l'intelligence bornée pourrait encore insister là-dessus.

Je ne pense pas que la télépathie nous fournisse une explication meilleure. J'aurais honte, en ma qualité d'investigateur qui a toujours cherché à être scientifique, d'avancer la télépathie comme une explication de ces faits. Toute personne sachant ce que l'on entend par ce terme ne pourra pas s'arrêter à cette hypothèse. Comme je me propose de discuter la nature de la télépathie dans un article ultérieur, je ne donnerai ici aucune raison spéciale pour repousser cette hypothèse dans les cas dont nous nous occupons...

Pour ce qui est de la troisième hypothèse, c'est-à-dire celle des esprits, je ne me propose pas d'en entreprendre une défense dogmatique. Il est clair pour moi qu'elle constitue l'hypothèse la plus rationnelle, celle de la fraude une fois éliminée... Mais je ne désire pas, dans cet article, venir à cette conclusion. Je me propose avant tout de présenter des faits et de laisser le lecteur lui-même en tirer la conclusion qui lui semblera la meilleure ; toutefois, je ne cache pas ma préférence, qui est connue d'ailleurs par mes écrits précédents...

C'est donc entendu, selon le professeur James Hervey Hyslop, on ne peut se tenir à l'hypothèse télépathique avant d'avoir recours à celle spirite, sans être considéré par lui dans le grand troupeau du *unscientific people*. Il a affirmé, comme nous venons de voir, que « les gens pouvant croire une pareille chose sans l'ombre d'une preuve seraient capables de tout croire » et qu'il « ne traitera pas sérieusement cette hypothèse tant qu'elle ne fournira pas quelque preuve d'elle-même qui soit en rapport avec l'énormité de ses prétentions ».

Mais d'abord il nous faut remarquer que les prétentions de l'hypothèse spirite ne sont certainement pas moins *énormes* que celle de l'hypothèse télépathique ; on comprend même aisément le contraire. Les preuves que fournit M. Hyslop à l'appui de l'hypothèse spirite sont-elles proportionnées à la grandeur de son affirmation? On a pu lire un peu plus haut qu'il n'attache lui-même à ces preuves qu'une valeur bien mince, bien relative, bien hypothétique (c'est son mot).

En second lieu, M. Hyslop est-il bien sûr qu'on n'a pas, comme il le dit, l'*ombre d'une preuve* de la transmission de pensée qui peut s'opérer entre l'expérimentateur et son sujet à l'état de trance? Je m'adresse à toutes les personnes ayant sérieusement cultivé les études métapsychiques, pour leur demander si l'affirmation du professeur Hyslop ne leur paraît pas absolument surprenante. Ils connaissent les expériences du docteur Malcolm Guthrie et de Sir Oliver Lodge avec miss Relph et miss Edwards, de Gurney et Myers avec Douglas Blackburn et G.-A. Smith, etc. Il s'agissait généralement pour le sujet « récepteur » d'exécuter un dessin simple griffonné par le « transmetteur ».

La transmission de la pensée s'opérait presque toujours d'une manière incomplète ; *d'autres idées qui traversaient le cerveau du transmetteur, parfois même inconsciemment, se mêlaient souvent à l'idée qu'il s'agissait de transmettre* en constituant ainsi des messages inexacts — avec des lacunes d'un côté, des superfétations indues de l'autre — précisément comme il est arrivé dans les communications dont nous entretient M. Hyslop, et sans qu'il soit nécessaire pour cela d'avoir recours à l'hypothèse des esprits.

M. Hyslop laisse comprendre qu'à son avis, et de l'avis du docteur Hodgson, les analogies entre ces faits et ceux qui se produisent avec Mme Piper n'existent réellement pas. Il n'y a pas *identité*, c'est clair ; mais l'*analogie* me paraît évidente.

En tout cas, je signale au professeur Hyslop un long article que le docteur Venzano a publié dans les *Annales* (novembre 1905) pour prouver qu'Eusapia Paladino perçoit, dans sa trance, certaines pensées des assistants — ce qui a été observé par plusieurs autres expérimentateurs, même avec d'autres médiums. Et là il ne s'agit plus d'*analogie* avec le cas de Mme Piper, mais presque d'identité. Pour ma part, il m'est arrivé à vingt reprises différentes, en des séances médium-

niques, d'obtenir de médiums qui ne me connaissaient pas, des communications venant de personnalités prétendant être des personnes trépassées que j'avais connues, et dont je suis sûr que le médium ignorait même l'existence.

Ces communications étaient généralement obtenues par la typtologie ; mais comme je ne me trouvais pas à la table d'expérimentation, je ne pouvais aucunement les influencer. Les messages contenaient une infinité de données exactes touchant des faits que je connaissais, ou que j'avais probablement connus dans le temps ; jamais des choses qui n'aient pas pu être enregistrées d'une manière normale dans ma mémoire consciente et subconsciente — c'est pourquoi je n'ai pas pu obtenir par moi-même ces preuves de la réalité de l'hypothèse spirite que d'autres affirment avoir obtenues. Mais l'observation des communications dont je viens de parler m'a naturellement permis de supposer logiquement que le médium percevait de quelque manière des choses qui étaient enregistrées dans mon cerveau et auxquelles je ne pensais pas toujours. Cette perception s'opérait-elle télépathiquement ? Sans doute, si on appelle *télépathie* ce phénomène.

Mais je ne sais pas si la télépathie est plutôt de la « transmission de pensée » que de la « clairvoyance », de la « psychométrie ». ou un autre quelconque de ces phénomènes encore si hypothétiques. J'écartais l'hypothèse spirite parce que la personnalité qui se manifestait médianiquement ne disait que des choses qui étaient à ma connaissance, et non pas des choses connues exclusivement par le désincarné dont les messages étaient censés venir. Je devais alors me rabattre sur la *télépathie*. Mais je n'attache à ce mot si vague aucune signification plus précise. Et quand M. Hyslop n'obtient que des messages en ces mêmes conditions, je ne puis, naturellement, en tirer des conclusions différentes. Je pourrais même citer des cas où je me suis efforcé d'agir sur un médium écrivant automatiquement, et qui a réellement écrit selon la suggestion que je lui avais donnée, bien qu'il se soit ravisé ensuite, quand il eut repris possession de lui-même ; de sujets qui trouvent des objets cachés, sans aucun contact, se dirigeant brusquement à leur but, et qui ne semblent guidés que par la transmission de la pensée.

Maintenant, je tiens à faire remarquer qu'avec cela, mon intention n'est aucunement de contester que M. Hyslop ait pu obtenir des indices que l'esprit désincarné de R. Hogdson ait réellement communiqué avec lui, et à plus forte raison, que d'autres messages obtenus précédemment par la médiumnité de Mme Piper soient de nature spirite.

On a vu, par exemple, que j'ai attaché une importance spéciale à l'une des expériences de M. Hyslop, concernant un message reçu par M. Henri James, parce que celui-ci ignorait la communication qu'il s'agissait d'obtenir du médium, qu'il ne pouvait partant pas influencer ; dans ces conditions, l'hypothèse d'une transmission de pensée du professeur Hyslop ou de Mme Piper à M. H. James ou à miss X est de la dernière invraisemblance, bien qu'on ne puisse pas la déclarer impossible. Je me borne à soutenir, avec la presque totalité des « psychistes » qu'on ne peut pas déclarer « non-scientifique », dans ces cas, l'hypothèse de la télépathie entre vivants, et sauter à pieds joints la barrière qu'elle nous oppose, pour parvenir d'emblée à la télépathie de la part des défunts.

Encore, on a pu voir que le professeur Hyslop n'est pas trop favorable même à cette théorie de la télépathie de la part des défunts, qu'il dit avoir la préférence de l'éminent psychologue qu'est la veuve du professeur Sidgwick. Voici, plus clairement, quelle semble être l'intéressante théorie de Mme Sidgwick. Elle ne conteste pas que dans les messages écrits automatiquement par Mme Piper se rencontrent les traces de communications venant des décédés, mais elle pense que ces communications ont été transmises télépathiquement, ou d'une autre manière quelconque que nous ignorons, à la conscience subliminale de Mme Piper. Ces communications émergeraient ensuite, dans la trance du médium, par écriture automatique, bien qu'incomplètes, entremêlées à d'autres notions subconscientes, acquises en partie d'une manière normale — ce qui expliquerait l'imperfection et les inexactitudes des messages. On sait que le docteur Hodgson et le professeur Hyslop sont, au contraire, favorables à l'hypothèse selon laquelle les esprits prendraient « possession » du médium pour communiquer ; ils ne pourraient atteindre ce résultat qu'en se mettant dans un état semi-hypnotique pareil à celui du médium lui-même, et qui amoindrirait, naturellement, leur personnalité et expliquerait aussi l'imperfection des messages. On pourrait dire que la théorie de Mme Sidgwick est celle de l'*obsession*, alors que la théorie d'Hodgson est celle de la *possession*.

Cette discussion des causes probables de l'imperfection des messages soi-disant spirites n'est certainement pas la partie la moins intéressante de l'étude du professeur J.-H. Hyslop.

VESME.

ÇA ET LA

Mme Louise.

Depuis longtemps déjà, il est question, dans les revues consacrées aux sciences occultes, du *visionomos*, sorte de miroir magique, employé dans le temple de Mithra, et reconstitué par M. Paul Marchand, secrétaire général du dernier Congrès de l'occultisme.

J'avais entendu dire que cet appareil était le plus synthétique, le meilleur des miroirs vus jusqu'à ce jour. Et dernièrement, le fait suivant m'avait été conté :

La veille de la mort de M. Chacornac, l'éditeur bien connu, deux bons psychomètres, MM. Buchère et Gaudelette, expérimentant avec le visionomos, avaient eu la vision de l'agonie de leur ami, et de sa mort fixée au lendemain matin, huit heures et demie. L'événement vint confirmer l'exactitude absolue de la vision.

Intéressée, je résolus d'aller voir l'inventeur du Miroir magique et de recueillir de lui des explications. Mais, 85, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, chez M. Paul Marchand, l'intérêt que je portais à l'appareil s'effaça devant l'intérêt que m'inspira une nouvelle voyante, développée par M. Marchand : Mme Louise.

Endormie par son magnétiseur, cette jeune femme peut lire une lettre, enfermée dans une enveloppe. Mise en contact avec un malade, elle voit les organes atteints, et peut diriger ainsi, avec sûreté, les passes du magnétiseur. Mais, surtout, elle prédit les événements futurs.

Comme preuves de cette affirmation, M. Paul Marchand me conte les faits suivants :

La veille de ma visite, M. Buchère, avocat, près de la Cour d'appel de Coulommiers, était venu expérimenter avec elle. Entre autres choses, Mme Louise lui assura que la voiture automobile qui devait venir le prendre à six heures et demie, ne viendrait pas, ce qui fut exact.

A M. Séraphia, 10, rue du Champ-de-Mars, Mme Louise malgré ses dénégations, affirma qu'il ferait sous peu un voyage. L'événement vint confirmer la véracité de cette prédiction.

M. Paul Marchand me donne encore les noms de M. Ernest Bosc, Albert Jouvenet, comte de Tromelin qui tous reconnaissent que les communications obtenues par Mme Louise sont absolument exactes.

En terminant, Mme Louise m'engage à venir la voir au mois de décembre prochain, afin de recueillir ses prédictions pour l'année 1908. La voyante a eu, à maintes reprises, la perception de très graves événements pour le mois de janvier.

— Il faudra prévenir les lecteurs de l'*Echo*, me dit elle, presque avec effroi.

— Je n'y manquerai pas.

Guerre ou révolution sociale ? Mme Louise tient à garder son secret jusque-là ; mais assure que sa voyance a été contrôlée et affirmée par plusieurs autres médiums. Nous en reparlerons.

Mme L. MAURECY.

Un cas étrange de prémonition de la mort.

« Ma sœur Marie avait dix-huit ans et était couturière. Peu de jours avant le mariage de notre tante pour laquelle ma sœur avait fait le vêtement de noce, un soir que Marie était indisposée et que ma mère l'aidait à se déshabiller, tout à coup, le regard fixé vers la fenêtre, elle s'écria : « Voici la tante qui entre par la fenêtre vêtue en mariée ! » Nous ne voulions pas la croire et cherchions à la calmer ; mais nous entendîmes le frôlement de la robe s'approcher, puis une voix douce, et de nouveau le frôlement qui s'éloignait. Marie, très émue, nous dit aussitôt : « N'avez-vous pas vu que la tante a revêtu la robe que je lui ai faite ? Elle est venue me dire adieu avant de quitter cette terre, et dans huit jours, à cette même heure, elle viendra me chercher, moi aussi. » Le lendemain matin, par le premier courrier, arriva la nouvelle inattendue (car la tante jouissait d'une excellente santé) qu'elle était morte presque subitement à 9 heures, c'est-à-dire à l'heure même où Marie eut l'apparition, et nous croyions que Marie délirait ! En vain nous lui tînmes caché le décès, elle se sentait certaine que la prédiction se serait réalisée. Elle voulut dire adieu à toutes ses amies, auxquelles elle donna un petit souvenir ; elle voulut faire elle-même la robe blanche qu'elle revêtit une heure avant de mourir et disposer les vases de fleurs et les cierges allumés autour de son lit.

« Dans le pays, tout le monde l'appelait la sainte, et jusqu'au dernier moment elle reçut les parents et les amis auxquels elle manifesta tout son contentement de son prochain départ. Elle consolait ma mère et nous qui pleurions, nous disant que par l'esprit elle serait toujours près de nous. Et pourquoi pleurer, disait-elle, puisque bientôt je serai si heureuse !

« Cinq minutes avant de mourir, elle pria notre mère et nous de nous retirer, elle reçut les sacrements, puis, exultant de joie : « Oh ! comme je suis contente ». Elle dit et expire souriante. Neuf heures sonnent. Elle n'avait jamais souffert qu'un peu du cœur. »

Le *Progrès spirite* dit que ce récit a été fait à un de ses correspondants italiens, M. Michelin, habitant Venise, par la sœur même de la morte. M. Michelin ne s'en est pas tenu là : il a pris des informations auprès de personnes qui avaient connu Marie, et qui, *toutes*, lui ont affirmé l'exacte vérité des faits que nous venons de publier.

L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro la suite de notre très intéressant article LES DEUX CARDANS.

A TRAVERS LES REVUES

CURIEUX CAS DE PRÉMONITION

La *Revue spirite* publie, sur la mort de M. Chacornac, un intéressant article qui relate des faits bien surprenants et que nous reproduisons à titre de curiosité.

Nous avons promis à nos lecteurs de leur faire connaître les phénomènes remarquables qui ont précédé la mort de notre regretté confrère Henri Chacornac, qui s'est éteint après une longue et douloureuse maladie, le 28 mai dernier. Rien pourtant ne pouvait autoriser des présages déses-

pérés, car, depuis plusieurs mois, M. Chacornac supportait vaillamment ses souffrances et son état ne s'était pas gravement empiré. Un mieux relatif précéda même la crise de méningite à laquelle il ne put résister.

Plusieurs astrologues savants avaient déjà indiqué la fin du mois de mai comme devant être funeste à notre malheureux ami, mais ils n'étaient point d'accord sur la date exacte ni sur l'heure de l'échéance fatale.

Or, une quinzaine de jours avant la mort de M. Chacornac, plusieurs personnes s'intéressant aux recherches psychiques se trouvaient réunies chez M. B... L'un des assistants ayant interrogé, par le *oui-ja* (1), son guide G.,., sur le moyen le plus efficace de hâter la guérison de M. Chacornac, il lui fut répondu ceci : « La prière est le seul remède désormais, et elle n'aura d'effet que sur le corps spirituel de H. C... car la date de sa mort est actuellement irrévocable, elle est inscrite dans l'astral pour le 28 mai entre 8 heures et 9 heures du matin. »

D'autre part, voici les faits curieux qui se sont produits le 27 mai entre 3 et 5 heures de l'après-midi.

Devant une nombreuse assistance, réunie au siège de la Société des expériences et recherches psychiques, 85, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, MM. P... et A. G... se livraient à une série d'investigations intéressantes dans l'au-delà, à l'aide du visionomos, miroir magique synthétique des anciens temples de Mithra, reconstitué par l'ingéniosité d'un jeune théoricien de l'occultisme, M. Marchand. Se trouvaient, entre autres, présentes à cette séance plusieurs personnalités connues du monde spiritualiste : MM. Ernest Bose, Albert Jounet, Dubourg, M. et Mme Bellot, etc.

M. A. G... ayant eu sa pensée dirigée vers M. Chacornac, eut l'intuition brusque de sa mort. En effet il vit nettement se dessiner dans le miroir une tombe entourée de feuillages sombres. Puis il se trouva transporté par l'imagination dans un caveau éclairé par des vitraux et où un mage revêtu d'un blanc manteau était en train d'accomplir une opération magique. L'épée à la main, tournée vers le sol, il traçait le cercle du rituel. A ce moment A. G... fut vivement impressionné par les paroles de plusieurs assistants et la vision s'évanouit. M. B... prit sa place devant le miroir et, chose curieuse, eut la continuation de la vision commencée.

Devant le magiste, en dehors du cercle, se forma d'abord une tête lumineuse d'homme, à la barbe blonde, aux cheveux également séparés, au regard très doux et aussi très triste. L'impression qu'en ressentit M. B... fut que cet être drapé de soleil, était un protecteur de H. C... mais un protecteur impuissant à le secourir et contemplant un spectacle douloureux et irrévocable. Cette figure s'évanouit soudain pour faire place à une apparition grimaçante et terrible, entité redoutable, moitié bouc, moitié humaine ; elle tenait dans sa main gauche un calice plein de sang et dans sa main droite un pentagramme noir qu'elle trempa dans la coupe et avec lequel elle écrivit sur les dalles du caveau ces mots : « 27 mai 1907, 11 heures du soir. »

Nous livrons ces faits intéressants à l'intention de nos lecteurs, en ajoutant que M. Chacornac fut irrémédiablement frappé par une méningite à l'heure indiquée et qu'il mourut bien le lendemain à la date, presque à la minute prédite par les intelligences de l'Au-delà. NABUR.

(1) Plateau de bois ou de carton sur lequel sont inscrites les lettres de l'alphabet que désigne une planchette à billes à l'aide de la main de médiums placés sur cette planchette.

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

Assemblée générale du 19 juin 1907.

Comme l'année précédente, l'Assemblée générale a eu lieu au restaurant de la Terrasse. Afin de permettre au plus grand nombre des membres de la Société d'assister à la séance, le banquet a eu lieu d'abord à sept heures.

Une trentaine de membres y ont pris part, une vingtaine d'autres sont venus nous rejoindre après le banquet.

L'ordre du jour portait :

La discussion des statuts de la Société et du règlement de la section de Paris ;

Le renouvellement triennal des membres du Bureau central.

Comme chaque membre avait reçu un exemplaire du projet des statuts et du règlement, la discussion des articles a pu être rapide et, après quelques modifications apportées au projet, son ensemble a été adopté à l'unanimité ainsi que le règlement général de la Société présenté par le docteur Joire.

Les votes pour le renouvellement du Bureau central ont donné les résultats suivants.

Le docteur Joire, fondateur de la Société, a été nommé président à vie de la Société et du Bureau central.

Le docteur Le Menant des Chesnais et M. de Vesme, vice-présidents sortants, ont été réélus et M. Blier a été nommé troisième vice-président.

Le docteur Rabier reste secrétaire général avec M. Dhuique comme secrétaire général adjoint.

De même M. Douchez, trésorier général, reste dans sa fonction avec M. Archat comme trésorier adjoint. Ce dernier est en même temps nommé trésorier de la section de Paris.

Enfin Mme Josselme Monroe est élue bibliothécaire-archiviste.

MM. Fiessinger et Dariex, anciens vice-présidents, passent parmi les membres d'honneur de la Société.

Comme intermède entre le banquet et la séance de la Société, pour intéresser les nombreux invités qui chaque année assistent à l'Assemblée générale, nous avions convoqué M. Aubert, le médium musicien dont s'occupe beaucoup en ce moment la presse spéciale de la capitale. Nous en reparlerons dans notre prochain compte rendu.

Le Président de la Société,
Docteur PAUL JOIRE.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. J. Gainche, R. TANCRÈDE. Succr, 15, r. de Verneuil.
Téléphone 724-73

G. Mery